

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

QUATRE-VINGTIÈME NUMÉRO

JUIN 1908



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1908

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 mai 1903.

Lettre d

M

L. J. C. ET M.

Mgr H. Têtu,

Ar

Monseign

L'ARRIVÉ
un ape
en suiv
la cart

fois ; mais exar
Sullivan et Be
pour une raison
me voilà missie
pour le présent
de washuano, «
veut dire l'eau

CANADA

Lettre du R. P. Geo. Lemoine, o. m. i.

MISSIONNAIRE AU LAC SAINT-JEAN

L. J. C. ET M. J.

Pointe-Bleue, Lac Saint-Jean, P. Q.

7 septembre 1902.

Mgr H. Têtu,

Archevêché de Québec.

Monseigneur,

M'ARRIVE de mission et je m'empresse de vous donner un aperçu du voyage que je viens de faire. Pour en suivre le parcours, gardez-vous bien de prendre la carte du Labrador, comme vous le faisiez autrefois ; mais examinez celles qu'ont dressées les explorateurs, Sullivan et Bell, des territoires de la Baie d'Hudson. Car pour une raison ou pour une autre, Dieu seul sait laquelle, me voilà missionnaire dans ces parages. Ma mission unique, pour le présent, est Washuanipi, nom montagnais composé de *washuano*, on darde le poisson, et de *nipi*, eau ; ce qui veut dire *l'eau où l'on darde le poisson*. Elle est située à

cinq cents milles d'ici . . . Bagatelle, sans doute, pour un missionnaire qui avait coutume de parcourir dix-huit cents milles. Oui, mais le genre de locomotion n'est plus le même ; au lieu de grands navires, je n'ai à ma disposition que des canots d'écorce.

Le 21 juillet dernier, je m'embarquais avec quatre sauvages, nous avions deux canots chargés de provisions, de bagage et de matériaux destinés à la construction d'une chapelle dans ma nouvelle mission. Nous remontons la rivière Ashuapamushuan, mot qui veut dire *rivière où l'on attend l'original*, et nom qui lui a été donné à cause de l'abondance de ce gibier avant la colonisation du Lac Saint-Jean. Au bout de quelques milles le courant devient rapide, trop rapide pour l'aviron ; et mes hommes se mettent à *percher*, c'est-à-dire à pousser le canot en avant à l'aide d'un long bâton ferré. Pauvres gens ! ils fatiguent beaucoup, mais la vitesse ne correspond pas à la force dépensée. Pour moi, je n'ai qu'à les regarder faire, puis à parer les gouttelettes, voir même les vagues qui sautent par-dessus bord, et ensuite à leur faire reprendre le chemin par où elles se sont introduites ; à part cela je n'ai rien à faire, si ce n'est de me tenir d'aplomb. Sur un parcours d'une vingtaine de milles c'est toujours la même chose, le courant menace de tout arracher, et mes courageux canotiers lui résistent toujours avec succès. Enfin nous arrivons à un endroit où l'ennemi semble avoir massé toutes ses forces pour nous barrer le passage ou nous anéantir, c'est la chute de la Chaudière. Inutile de lutter plus longtemps, il faut céder devant une si grande puissance . . . sans retraiter cependant, mais en évitant de la rencontrer. C'est ainsi qu'on fait un *portage* d'un mille sur les rochers et sur une montagne ; ce qui consiste à changer de rôle avec le canot pour la distance et l'endroit ici mentionnés, c'est-à-dire à se mettre sur les épaules une couple de cents livres au moyen d'une bande de cuir qu'on fait passer sur la tête, à suivre un petit sen-

tier
à f
peu
Sou
mill
à la
A
scab
Che
narc
beau
le La
Anci
un p
nées,
pour
de di
Ici
on se
d'eau
arrièr
deux
la gal
avion
tacle i
mettr
résigni
temps
fréque
plusie
extrên
durant
L'épini
leau, à
Ava

tier tortueux à travers les branches ou les broussailles, ou à franchir cette distance de la meilleure manière qu'on peut. En tout nous avons fait une trentaine de ces *portages*. Souvent ils se font dans des endroits marécageux où fourmillent des mouches de toute sorte, qui donnent de l'entrain à la marche par leur activité.

A la fin la rivière Ashuapamushuan devient par trop scabreuse et nous prenons un de ces affluents, la rivière Chekopish ou plutôt *oshokopish*, c'est-à-dire *l'eau aux canards betsies* ; et nous arrivons après quelques portages au beau lac Ashuapamushan. Il est peut-être aussi grand que le Lac Saint-Jean et lui ressemble en plus d'un autre trait Anciennement la Compagnie de la Baie d'Hudson y avait un poste de traite, elle l'a abandonné depuis nombre d'années, mais est décidée de le rebâtir à cause de la facilité pour ses représentants de faire la traite avec les sauvages de divers points.

Ici on me dit que je suis à cent milles de Roberval, et on se met en marche pour traverser cette immense nappe d'eau. Le vent s'élève, mais heureusement qu'il vient d'en arrière, ce qui nous permet d'aller à la voile ; nous fixons à deux perches notre toile cirée en guise de voile, et vogue la galère ! L'année dernière le vent était tout autre, nous avions devant nous une mer en furie ; elle offrait un spectacle imposant à voir, mais trop menaçant pour nous permettre de nous hasarder dessus, nous avons dû nous résigner à en contempler les vagues plusieurs heures de temps avant de nous risquer à la traverser. Ces échecs sont fréquents sur les grands lacs, d'aucuns ont déjà été retardés plusieurs jours par les vents contraires, et nous avons été extrêmement favorisés de la Providence en en étant exempts durant ce voyage. Le pays est assez joli aux environs. L'épinette disparaît pour faire place au tremble et au bouleau, à mesure qu'on monte vers la hauteur des terres.

Avant d'y arriver nous traversons un autre beau grand

lac appelé Nekopau, c'est à-dire *la pointe aux aunes* ; nous montons la rivière du même nom jusqu'à sa source ; nous faisons un portage, et nous voilà tout à coup à descendre le courant : c'est la rivière Nottoway ou plutôt Natueu l'*Troquois* qui, d'abord simple filet d'eau, se grossit de mille petits ruisseaux, s'élargit en trois ou quatre lacs plus grands que le Lac Saint-Jean et poursuit sa course jusqu'à Washuanipi et de là à la Baie d'Hudson.

Le premier de ces lacs est appelé Opatokoman, c'est-à-dire *là où l'eau est resserrée par le bois*, à cause des nombreuses îles boisées qui en masquent l'étendue ; c'est un vrai labyrinthe où j'ai beaucoup admiré la sagacité de mes guides. Comme tous les bons guides, ils ont fait preuve d'un instinct qui se rapproche du flair, pour se reconnaître et toujours aller droit au *portage* invisible à un arpent de distance ; et ils venaient chercher leurs provisions cachées sur une petite île perdue au milieu d'une infinité d'autres ! Tout le long de la Nottoway et sur les bords des lacs qu'elle forme, il y a des arbres d'une jolie grandeur, et l'épinette reparaît de plus en plus à mesure qu'on descend vers la mer.

Le quatorzième jour nous arrivons au lac Washuanipi qui, comme les précédents, est bien plus grand que le Lac Saint-Jean, mais est tout parsemé d'îles. Vers deux heures de l'après-midi, nous tournons une pointe qui n'attire d'abord pas plus l'attention que les mille autres que nous avons passées lorsque, tout-à-coup, nous nous trouvons en face du *poste* de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est là que les sauvages de ce district se rendent pour vendre leur pelleterie et faire leur mission. Ils y étaient déjà arrivés depuis une couple de mois ; mais à peu près tous les hommes en étaient repartis pour aller chercher les provisions de la Compagnie, à Kupert's House, Baie d'Hudson. Ce voyage est de trois cents milles, il s'effectue en canot de cinq à six brases de longueur, par l'un ou l'autre des

nombreux et rapides cours d'eau qui se déversent dans cette immense baie, et avec mille peines et misères.

Ils arrivèrent au bout de quelques jours et je continuai, avec plus d'ardeur qu'au commencement, à donner à tous les catholiques les exercices de la mission. Ces sauvages forment une trentaine de familles. Sont-ils montagnais, cris ou algonquins ? Ni l'un ni l'autre, mais un peu de tout. En tout cas, c'est le cris qui domine dans leur langue, et on est loin d'être entièrement compris en ne parlant que le montagnais.

Pour continuer cette mission avec avantage il me faudra apprendre le cris, c'est ma seule ressource ; inutile de songer à me mettre dans la tête le prétendu dialecte de Washuanipi en supposant qu'il y en eût un bien défini, je n'ai ni le temps ni les livres nécessaires à cette étude. Ces pauvres gens vivent en partie de pêche, et font moins de chasse que les sauvages du Lac Saint-Jean et du Labrador. Ils prennent au filet l'esturgeon et enlèvent de leurs chaussées nombre de castors qu'ils vendent à la Compagnie de la Baie d'Hudson à des prix infimes, tandis que celle-ci ne cède ses marchandises qu'à des prix exorbitants sous prétexte que le transport en est dispendieux.

J'ai employé le mot vendre, ce qui ne rend pas la transaction, qui se fait entre les sauvages et le marchand de Washuanipi : ceux-là n'ont qu'à porter leur pelleterie au magasin du marchand et à attendre que celui-ci puisse ou veuille leur donner quelque chose en retour, juste assez pour ne pas perdre totalement de vue les produits de la civilisation. De la sorte ces pauvres gens ne peuvent contribuer au support du missionnaire ou à l'entretien de la mission comme leur bon cœur les porte à le faire. Jamais la Compagnie de la Baie d'Hudson ne leur permet de donner une peau dans ce but, et je me suis attiré le blâme de son représentant pour avoir osé parler contre cette tyrannie.

La difficulté entre nous deux n'est pas devenue grave, mais elle montre que le missionnaire doit s'attendre à payer lui-même tout ce qu'il entreprendra pour cette mission.

Jusqu'à maintenant mon prédécesseur et moi nous n'avions pour chapelle que la boutique du charpentier de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Je suis en frais d'en construire une plus en harmonie avec les exigences du culte divin ; mais je ne pourrai jamais sortir des dettes où je me suis engagé si quelque cœur généreux ne vient à mon secours. Le voyage du missionnaire à Washuanipi absorbe à lui seul plus que le montant que l'œuvre de la Propagation de la foi affecte à cette mission. Comme on le voit, au point de vue financier Washuanipi n'est pas une mission bien florissante. Mais qu'est-elle sous le rapport spirituel ? Les sauvages qu'on y voit sont loin d'être tous catholiques. Presque toutes les femmes et les enfants semblent l'être, ainsi que la moitié des hommes. Mais il est difficile de savoir si plusieurs d'entre eux ne mettent pas sur un pied d'égalité notre sainte religion et le protestantisme qui leur est prêché par un ministre tous les trois ans. Le fait est qu'ils viennent facilement aux exercices religieux lorsque le missionnaire les y convie, et qu'ils vont aussi volontiers au *meeting* protestant lorsque le *révérend* leur fait sa visite. D'un autre côté, ceux qui s'avouent protestants n'allèguent que de futiles raisons pour l'être ; l'un me disait que c'était parce qu'il comprenait mieux le ministre que le missionnaire, et la plupart des autres ne paraissent avoir rien à dire contre notre sainte religion.

Désirant désabuser les catholiques de l'indifférentisme où ils semblent être, je leur avais, à maintes reprises, parlé fortement des divergences de croyance qui séparent les hérétiques des catholiques — lorsque, le dernier soir de la mission, deux de ceux que je prenais pour de bons catholiques se mettent à me reprocher d'être trop dâr pour les

premiers. " Il n'y a qu'un Dieu et il est bon pour tous ceux qui le prient, tu n'as pas droit d'envoyer en enfer ceux qui le prient à leur manière, " me dirent-ils en substance. C'est ainsi que le ministre, désespérant de leur faire rejeter directement la religion catholique, veut leur faire croire que les religions sont indifférentes pourvu qu'on aime et prie Dieu.

Durant les deux missions que je leur ai données, je me suis efforcé de pousser à fond leur instruction, et j'ai baptisé sous condition plusieurs personnes qui l'avaient été par le ministre. Dieu veuille que ces heureux résultats soient durables ! mais le passage du *révérend* qui revient tous les trois ans n'est pas propre à calmer mes craintes. En somme, la mission de Washuanipi fait un contraste frappant avec toutes celles du Labrador et du Lac Saint-Jean que j'ai visitées jusqu'à présent. Raison de plus pour ne pas l'abandonner et pour compter sur la généreuse coopération de ceux qui se dévouent à la propagation de la foi. Les sauvages de Washuanipi sont exposés à passer au protestantisme ou à tomber dans une indifférence religieuse qui les y conduira. Il faut donc que le missionnaire prenne tous les moyens possibles pour enrayer ce danger, c'est-à-dire il faut d'abord qu'il parle bien leur langue pour que le ministre n'ait pas l'avantage sur lui dans la prédication, ensuite qu'il leur prouve qu'il ne va pas quêter parmi eux, et enfin qu'il les attire à la pratique de la religion par un certain déploiement de pompe dans les exercices du culte, ce qui nécessite la construction d'une chapelle ouée plus convenablement et où l'on puisse faire les cérémonies religieuses plus solennellement que dans la boutique du charpentier.

Mais il est temps que nous quittions cette mission qui ne pourrait nous nourrir bien longtemps même après l'arrivée des canots de transport. Nous rebroussons chemin,

ce qui n'est pas une marche bien rapide dans la première partie du trajet ; mais notre allure se modifie au bout de cinq jours. Nous nous mettons à descendre, et nous descendons, puis nous descendons . . . Avez-vous déjà sauté des rapides ? en avez-vous au moins vu de *beaux* d'une certaine distance ? Regardez-nous donc passer là-dedans . . . N'est-ce pas que c'est agréable, comme dans le spectacle de toutes les choses hasardeuses, de voir une frêle embarcation, un léger canot d'écorce s'élançant dans les vagues et l'écume, friser les récifs, se jouer entre les gouffres qui pourront l'engloutir ? On ne sait comment témoigner son admiration pour ce hardi mais habile carotier, qui sonde froidement du regard l'abîme s'entr'ouvrant sous son passage et d'un coup d'aviron éloigne un désastre imminent. Moi, je n'ai pas tout à fait peur, mais enfin j'ai soulevé lorsque nous paraissions courir sur un rocher et que tout-à-coup nous l'évitons en passant à deux doigts de distance.

C'est sur la rivière Ashuapamushuan que ces impressions m'étaient réservées, je n'avais jamais sauté ni même vu ailleurs de si *beaux* rapides. Ceux qui aiment les sensations plus ou moins émouvantes pourraient se procurer là tout ce qu'ils désirent. Grâce à cette locomotion mouvementée, nous avons fait les deux tiers du chemin en trois jours, portant ainsi le record à huit jours et demi pour cinq cents milles en canot d'écorce. Qu'elle que soit, de nos jours, la manie de vouloir *briser les records* et dépasser une vitesse précédemment acquise, il n'est pas probable que les *sportsmen* entreprennent notre voyage pour le plaisir de nous battre, de sorte que j'ai une chance de rester longtemps *champion*, ce à quoi je tiens pour une raison plus pratique que la vaine gloire qu'ils ambitionnent, avoir à payer moins cher ceux que je prends à mon service.

Tout-à-coup nous arrivons à Saint-Félicien, première paroisse que l'on rencontre en descendant l'Ashuapamushan ;

et au b
miciles
qui ne r

Vous
rustique
civilisée
se font
dois don
ma vive
mes miss

et au bout de quelques heures nous rentrons dans nos domiciles respectifs à la Pointe-Bleue, surprenant tous ceux qui ne nous attendaient que dans une quinzaine.

Vous trouvez sans doute, Monseigneur, que ma prose rustique est lassée des efforts qu'elle fait pour devenir civilisée et polie, et puis mes doigts engourdis par l'aviron se font violence pour manier plus longtemps la plume. Je dois donc terminer en vous priant d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance pour toutes vos bontés à l'égard de mes missions et de moi-même.

Votre tout dévoué,

Geo. LEMOINE, ptre, O. M. I.

UN MARIAGE CHRETIEN

CHEZ LES SOMALIS

La lettre suivante raconte, en termes gracieux et émus, les fêtes du premier mariage chrétien parmi les Somalis. L'auteur de la lettre dont nous ignorons le nom a bien cette première qualité du missionnaire qui consiste à aimer les âmes qu'il est appelé à évangéliser.

Ly a quelques semaines, à une heure matinale, tous les missionnaires de Steamer-Point, missionnaires capucins et Frères Maristes, étaient sur pied. Les exercices spirituels qui ouvrent la journée, sont terminés. Un coup de sifflet retentit, et nos enfants Somalis, après avoir avalé leur dernière gorgée de *Kacher*, défilent deux à deux sur la route qui conduit à Aden-Camp. Les petits noirs babillent gaîment, avec une certaine modération cependant ; ils respectent le silence des moines qui, gravement, en silence, continuent leur action de grâces.

* * *

Pour aider notre méditation, la nature nous prête secours. A droite, les effrayantes montagnes d'Aden revêtent encore, dans la demi-obscurité, les apparences les plus fantastiques

et les plus imposantes. A gauche, la vaste mer vient caresser nos pieds de ses bruissantes et phosphorescentes vagues, et nous donner à cette heure l'illusion d'une sombre prairie parsemée de blanches fleurs. Au-dessus de nos têtes, le ciel fourmille d'or et de pierreries et met le comble à notre admiration.

Une foule d'êtres humains circulent déjà : Arabes aux roucoulements langoureux, Juifs aux longues mèches de cheveux flottant autour des tempes, Parsis à la mitre cirée, Indiens à l'ample turban, Banians à l'excentrique *maousse*... tous musulmans ou païens. Les missionnaires compriment avec peine ce soupir : "Grand Dieu, qui tracez au firmament votre puissance avec de si sublimes caractères, donnez-nous donc la force d'amener à votre bercail toutes ces âmes égarées !"

Mais, hélas ! aussi durs que les rocs granitiques d'Aden, elles nous croisent indifférentes. Seuls, les Somalis, dont les hautes épaules retiennent le blanc *maro* qui flotte au vent, s'arrêtent pour contempler nos joyeux enfants.

"— *Wa ria ! Wa Somali !* (Eh ! ce sont des Somalis !)" disent les uns.

D'autres, déjà fanatisés et convaincus par les Arabes, articulent des injures auxquelles nos jeunes gens, parfois, ripostent par un à-propos plein de sel et de bon sens.

Le soleil commence à paraître. Tout change d'aspect, tout se métamorphose sous ces projections de lumière et de feu. Mais le spectacle qui attire notre attention, c'est l'interminable file de chameaux arrivant lentement de l'Arabie. Cette pittoresque procession se renouvelle chaque matin et approvisionne Aden de sucre, de café, de légumes, de combustibles... Arabes et chameaux, rien sur la terre de mieux assorti. Ceux-ci sont faits pour ceux-là. Ne pourrait-on pas dire "et *vice versa* !" Car la mine sinistre et patibulaire

des chameliers ne se trouve nullement en désaccord avec l'extérieur de ces bêtes étranges. Interrogez de plus les Européens en contact avec les dévots de la Mecque, ils vous répondront que l'Arabe au moral ne vaut pas son chameau.

* * *

Enfin, nous voici à Camp sans trop de lassitude.

Le R. P. Evangéliste nous avait devancés. Aussi l'église est ouverte et parée. Oh ! c'est qu'elle est touchante la cérémonie qui va suivre !

Voyez si nos vieux missionnaires sont rayonnants ! Aujourd'hui, dans un instant, aura lieu la bénédiction d'un mariage, la création de la première famille chrétienne chez le peuple somali.

Il nous faut donc une grande solennité. Tous les néophytes seront présents. Ils verront avec quel respect l'Eglise traite l'hymen chrétien, eux qui n'ont encore pu apercevoir que des cérémonies musulmanes ou païennes.

* * *

La cloche commence ses joyeuses volées. Entrons à l'église. Le célébrant est à l'autel. Les futurs époux, pieusement agenouillés devant le sanctuaire, prient avec ferveur. La sœur organiste accompagne les voix vibrantes des petites filles de la Mission. Qu'elles sont heureuses !... Celle qui prie là tout près sous ce grand voile blanc, n'est-elle pas une de leurs sœurs aînées ! N'est-elle pas, comme elles, une petite Africaine recueillie, élevée, convertie par les religieuses franciscaines ! Aussi leur chant parle au cœur.

A l'Evangile, le célébrant adresse au jeune couple qu'il

est venu
naires eu:
saint Sac
plit. Le t
poumons]

Au sorti
leur offrir
gracieusem
avait été]
Avec une
classe les in
l'europeenn

Le plus c
de faire hon
banquet ; r
mission. C'
de Dieu. Le
et ses frères
sidère comm
d'égards env

Que l'on s
réunion ! Qu

Le T. R. P.
la place d'ho
A lui par c
repas. Il se l

est venu bénir, une si touchante allocution que les missionnaires eux-mêmes ne peuvent dissimuler leur émotion. Le saint Sacrifice continue. La bénédiction nuptiale s'accomplit. Le tout est couronné d'un *Magnificat* chanté à plein poumons par toute l'assistance.

* * *

Au sortir de l'église, tous viennent féliciter les époux et leur offrir des vœux. Le jeune homme, alors, nous conduit gracieusement dans la salle du festin. Une grande pièce avait été préparée par ses ordres et ornée par ses amis. Avec une remarquable aisance de geste et de parole, il classe les invités par ordre et dignité. Tout est disposé à l'euro péenne.

Le plus digne bénit la table et chacun se met en devoir de faire honneur au repas. Nul étranger n'a été invité au banquet ; rien que les missionnaires et le personnel de la mission. C'est sa famille à lui. Les Pères sont les envoyés de Dieu. Les autres jeunes gens de la mission sont ses amis et ses frères. La Mère Supérieure des Religieuses, il la considère comme la mère de sa jeune épouse et se montre plein d'égards envers elle.

Que l'on se trouve à l'aise au milieu de cette touchante réunion ! Quelle foi ! Quelle simplicité ! Quelle grandeur !

* * *

Le T. R. P. François, en l'absence de Mgr Lasserre, occupe la place d'honneur, comme chef de famille.

A lui par conséquent de prendre la parole à la fin du repas. Il se lève, résume en quelques mots les travaux des

missionnaires, et, se tournant ensuite vers les enfants qui venaient de prendre place sur deux rangs aux deux extrémités opposées de la salle, il les excite à marcher sur les traces de leur aîné et à se montrer toujours de parfaits chrétiens. A la parole du Père, le minois des bambins prend un air extraordinairement sérieux... On leur parlait! Pas un ne donna un coup de dents à son biscuit ni à son orange tant que dura le discours. Les petites filles entonnèrent ensuite une cantate en l'honneur de leur campagne.

* * *

Le jeune homme se lève à son tour, et, avec une parole élégante et rapide, remercie les ministres de Dieu de leur dévouement. C'est à eux qu'il doit tout son bonheur... Sa reconnaissance sera éternelle.

Contemplez-le, à cet instant, ce jeune homme. Voyez à quoi ressemble un Somali devenu chrétien : taille élancée et très bien proportionnée ; buste droit, fier et noble ; front bombé ; regard vif, loyal, intelligent, tel est son extérieur. Un observateur peu perspicace se croirait en face d'un orgueilleux. Mais jugeons l'homme à ses paroles et à ses actions. Elles sont fruits du cœur. Tenez, faisons immédiatement une expérience. Assis près de lui, à table, je me permets de lui rendre un très léger service, ... de changer son assiette. C'était peu ! Le brave jeune homme pourtant se redresse, pose sa main de fer sur mon bras et avec respect et autorité, il me dit :

“ — Ah ! depuis quand les missionnaires seraient-ils devenus nos serviteurs ?... Jamais je ne souffrirai pareille chose ! ”

* * *

Un ou deux traits glanés dans les années précédentes de sa vie vous le fera connaître mieux encore.

Depuis plusieurs années, il occupe un poste télégraphique. Un jour, trois Français de passage se présentent au *Telegraph office*. Ils rédigent une dépêche et l'offrent au jeune homme. Celui-ci l'examine et la trouve inconvenante, en contravention avec les règlements. Il refuse de l'expédier. Les autres insistent, menacent, exhalent leur mauvaise humeur en termes peu parlementaires. L'excellent Somali entend tout et sourit. Quand ils ont fini :

“ — Messieurs, leur dit-il en bon français (jusqu'alors il avait parlé anglais), vous serez bien obligés de vous soumettre ou de partir. Je ne céderai pas. Quant à vos injures, elles m'émeuvent assez peu. ”

Nos trois interlocuteurs demeurent interdits.

“ — Comment, firent-ils enfin, vous parlez français!... Que ne le disiez-vous ? ”

Et ils lui tendirent la main. Lorsqu'ils surent que le télégraphiste avait été élevé à la Mission catholique, ils vinrent visiter nos Pères, parlèrent de leur aventure et de leur surprise devant ce Noir qui leur avait donné une si belle leçon de retenue, de politesse et de probité.

Je ne parlerai pas de son dévouement, qui est sans bornes. On le vit bien le jour où il exposa sa vie pour tirer d'un péril imminent l'un de nos Missionnaires. Et que de courses, que de travaux pour rendre service à la Mission, pour soutenir la foi des faibles ! Quant à sa bourse, elle est toujours ouverte pour venir en aide à ses semblables.

Cet édifiant jeune homme a reçu au baptême le nom de Fidèle. Il s'est montré toujours fidèle et avec la grâce de Dieu, nous l'espérons, toujours fidèle il restera.

Voilà un résultat des travaux de nos missionnaires, bientôt de semblables cérémonies se renouvelleront. Car il y a

dans la Mission d'autres Somalis de la même trempe et en âge de recevoir le même Sacrement. Avec la famille chrétienne nous posons, par le fait même, les plus solides bases de civilisation et de salut pour cette grande contrée du Somaliland.

* * *

Derrière les jeunes gens viennent les enfants. A Camp, nous avons une intéressante pépinière de petits Somalis, qui promet de bons sujets. A Berbéra, à travers la brousse et les sables d'Afrique, voyez-vous cet autre essaim de petites têtes noires qui inspire une si grande admiration aux visiteurs européens ? Nourri des vérités et de l'esprit chrétien dès les plus tendres années par le R. P. Évangéliste, ce charmant bataillon grandit, grandit toujours et deviendra une brillante et puissante armée ; c'est notre espoir pour l'avenir. L'éducation littéraire que donne à ces enfants le dévoué Fr. Cyprien, leur communique déjà un réel ascendant sur leurs compatriotes encore plongés dans les horreurs de la barbarie.

Viennent en nombre, et les zélés missionnaires, et les ressources suffisantes, d'autres établissements surgiront en différents endroits, le christianisme alors pénétrera rapidement dans cette terre.

* * *

Oh ! si le premier missionnaire des Somalis avait prêté l'oreille aux raisonnements de la sagesse humaine, nous n'en serions pas là ! Que n'a-t-on pas objecté à l'ouvrier de la première heure pour le détourner de son entreprise ?

“ — Père, vous paraissiez pourtant intelligent ! Nous vous avons cru tel ! Mais dès lors que vous vous mêlez à ces noirs !!! ”

Et d'au
“ — Ce
Vous le
pouvez de
Plus d'
Le tempé
L'épreuve
naire était
serre et la
tion contin
recrues de
glorieuse E

Et d'autres fois :

“ — Ces gens-là ne peuvent se convertir qu'avec le fusil. Vous le savez ! Or, vous persistez à demeurer ici, vous ne pouvez donc être qu'un espion français. . . ”

Plus d'un des opposants reconnaît son erreur aujourd'hui. Le tempérament Somali s'adapte très bien à l'Évangile. L'épreuve n'est plus à entreprendre. Le premier missionnaire était allé de l'avant avec la bénédiction de Mgr Lasserre et la visible protection de la Providence. La prédication continuera et la race vigoureuse du Somal donnera des recrues de plus en plus nombreuses aux phalanges de la glorieuse Église catholique.

CANADA

Lettre du R. P. E. Bonald, o. m. i.

Missionnaire à Cross Lake, Keewatin, Manitoba

L. J. C. E. F. M. I.

Mission Sainte-Croix, Cross Lake, Keewatin,

le 29 janvier 1903.

Monseigneur et bien-aimé Père,

UES trois ou quatre cents sauvages au milieu desquels nous venons de fonder la mission Ste-Croix, sont rudement éprouvés cet hiver par une maladie épidémique dont il est bien difficile de désigner le caractère. Pour les enfants, c'est la fièvre et la toux. Pour les adultes, ce sont des maux de tête, des douleurs dans les os et dans les membres, et des enflures. Il vient de mourir dans l'espace d'un mois quatre adultes et treize enfants, dont neuf sont protestants et six catholiques. Votre serviteur n'a pas échappé à la maladie. Pendant l'absence de mon confrère, je me suis cru près de mourir ; et une nuit, à une heure du matin, assisté du sauvage qui me gardait depuis quatre jours, j'ai pu célébrer la sainte messe, le 22 décembre, pour m'administrer le saint Viatique. J'étais à côté de mon lit, sur ma table, avec le désir de la confession et de l'extrême-onction.

Les malades du village se lamentaient parce que la mala-

die me retenait moi-même au lit et m'empêchait d'aller les voir. Cette épidémie avant-coureur de la mort avait bien disposé nos pauvres gens et on demandait le prêtre de tout côté. J'ai reçu une douzaine d'abjurations en peu de temps. Le ministre, alarmé, enflammé d'un saint zèle, parcourait à pieds la réserve et dès qu'un nouveau-né était annoncé, il courait à domicile pour l'ondoyer — lui qui prêche que le baptême n'est pas nécessaire aux enfants pour le salut, et qui laissait des nouveaux-nés des semaines et des mois sans baptême, craignait qu'on appelât le prêtre qui lui enseigne la nécessité du baptême pour le salut.

Les premières victimes de la maladie furent les catholiques. Aussitôt deux vieillards, aussi infâmes que les accusateurs de la charte Luganne, dirent : " Dieu frappe les catholiques. " Et le lendemain deux enfants de méthodistes mourraient, tandis qu'une adulte était tourmentée dans son lit. L'opinion s'est tournée en notre faveur quand, par une permission ou une grâce de la bonté divine, deux enfants mourants revinrent à la vie et à la santé après la prière *pro puero infirmo*, récitée sur eux par le prêtre catholique.

Une bonne femme protestante voyant sa fille attaquée violemment de l'hémorragie courut au chapelet de son père catholique. Aussitôt l'hémorragie s'arrêta et ne revint plus.

Le même fait arriva dans une autre famille. Aussi les protestants sont tout-à-fait indisposés contre leur ministre, qui parle sans cesse contre les pratiques religieuses et les surperstitutions des catholiques. Des neuf catéchistes zélés du ministre, l'un a donné toute sa famille à l'église catholique et il se prépare *lui-même* à abjurer.

Trois autres sont sur le chemin qui y mène ; l'un des trois assiste à nos exercices et n'aime pas qu'on parle contre nous. Un second écoute avec bonheur les sermons du prêtre, et le troisième ne va plus au temple et il est venu nous demander de prier pour sa famille promettant de se joindre

à nous si Dieu les garde. Le bon Dieu dispose tout en faveur de ses élus. Un fait qui devait nous contrarier et nous empêcher de faire le bien s'est tourné contre nos ennemis, les auteurs d'un mensonge. C'est le cas de dire et *mentita iniquitas est sibi*. Voici le fait, on devrait le publier dans les journaux.

Au mois d'août dernier, le chef de la réserve de Cross Lake, avec ses deux conseillers, avaient signé et envoyé par votre serviteur, au département indien de Winnipeg, une pétition pour une école catholique. Quelques jours après, l'inspecteur des missions méthodistes arrivait ici en tournée pastorale et retournait à Winnipeg. Or, quatre mois après, j'étais informé que la pétition était annulée ; parce que une autre (pétition) postérieure et différente avait été envoyée par les mêmes auteurs de la première. A cette nouvelle, je courus aussitôt à la réserve. J'y vis les signataires de la pétition en notre faveur et je leur demandai s'ils avaient depuis ce temps-là signé une autre pétition différente ou contraire ; et ils me dirent que non. Il y a donc eu un *faux* ?

Votre Grandeur se rappelle sans doute que l'hiver dernier, après les nombreuses conversions que je lui annonçais, je disais comme on le lit dans le rapport de juin dans nos annales de 1902 : " véritablement on doit bien prier pour nous quelque part ". En effet je viens de savoir le secret de nos succès.

Une sainte carmélite de France nous écrit en octobre dernier : " Il y a un an que je prie pour la conversion des âmes qui vous sont confiées. Notre Révde Mère, nos supérieurs ecclésiastiques et mon confesseur vous ayant désigné à cette fin comme mon père spirituel pour vous demander en retour un souvenir au *memento* des vivants chaque fois que vous monterez à l'autel. " (1) Sans aucun doute c'est à

(1) La bonne religieuse avait signé avec son sang son engagement de prier et de se mortifier pour le succès de la mission du Lac Lacroix ;

cette sainte pénitente du Carmel, au secours de ses prières, de ses mortifications, que nous devons le succès de notre mission naissante. Des conversions quelquefois admirables viennent de temps à autre nous consoler et nous dédommager des privations que notre pauvreté extrême nous oblige à subir. L'autre jour un de nos premiers convertis vient me dire que son neveu était bien malade. "C'est bien, j'irai le voir." Il faisait un froid extrême. J'endossai mon gros paletot en fourrure, et un bon gourdin à la main, je partis. Il faut se précautionner contre les chiens en ce pays. Après deux milles, j'arrive à la maison de mon petit garçon. Il était couché entre ses couvertures, par terre, et le chévet de son lit était toute une chapelle : ses images, sa croix, son chapelet ; il tenait à la main son livre de prières qu'il venait de parcourir, plutôt pour considérer les gravures que pour lire. Mais le prêtre à l'autel et surtout Notre-Seigneur sur la route du calvaire attirait son attention. Il dit tout à coup à son père, encore protestant : "Papa ! pourquoi mon frère ne serait-il pas catholique comme moi ? Mon petit frère me suivra." Et l'aîné de dire aussitôt : "Moi aussi je veux être catholique." Ici les parents laissent leurs enfants suivre la religion qu'ils aiment le mieux ; et quand les enfants ont été introduits dans la sainte Eglise, les parents ne peuvent pas rester longtemps dehors, ils s'aiment eux aussi. Un bon protestant, père d'une nombreuse famille, nous avait donné un bébé à baptiser, dernièrement. Le petit enfant est mort. Je consolai de mon mieux les parents affligés en leur parlant du bonheur sans fin du petit ange qui sera leur protecteur et intercesseur au ciel. Quelques jours après le père de famille est venu me dire

et quand le Rév. Père Bonald reçut sa lettre, il constata que le mouvement de conversion avait commencé au moment même où la vénérée Carmélite prenait son engagement.— De son côté, le vénérable missionnaire a promis de se souvenir de la généreuse carmélite tous les jours à la sainte messe.

qu'à mon retour de Winnipeg ils se feraient tous catholiques.

Bien des raisons m'ont fait désirer d'aller voir mes supérieurs pour régler *de vive voix* de graves questions sur la mission et au sujet d'une école. Une seule chose importante me manquait pour le voyage. C'était de quoi payer les dépenses. Un de mes frères est venu à mon aide et j'ai trouvé dans sa lettre une offrande suffisante à cet effet. Je vais partir, j'espère que le Père Rey, s'arrangera de manière à avoir son poisson pour la table et son bois pour le feu sans endetter la mission.

Le froid vigoureux de la saison dans cette maison neuve en bois sans lambris, ni plâtre, ni galfat, nous a occasionné bien des misères, des souffrances et des dépenses cet hiver. Il nous a fallu une quantité énorme de bois de chauffage et des bras valides pour le bûcher. Souvent le Père Rey devait descendre de l'étage supérieur pour se chauffer auprès du poêle rouge du rez-de-chaussé. La rigueur du froid nous réveillait la nuit : le feu éteint et le givre collé aux vitres des chassis et jusque sur les cheveux, la barbe et les cils des yeux dans nos lits. Impossible de célébrer à la chapelle, surtout en certains jours où le vent du nord soufflait avec une telle violence dans les intervalles des poutres que l'eau et le vin des burettes gelaient sur l'autel malgré les deux poêles ronges de la nef. Il a fallu se procurer des filets pour le poêle et des chiens pour charrier le bois.

Tout cela coûte cher et nous n'avons pas le sou.

Pour avoir un chez-nous et surtout pour avoir une chapelle, nous faisons l'impossible pour ainsi dire. Economiser par ailleurs, non certes par avarice, mais par indigence et nécessité, c'est ce que je tâche de faire. Au lieu de payer un homme pour bûcher ou scier du bois, j'ai voulu essayer quelquefois de le faire moi-même, mais les forces me manquent.

J'ai c
qu'on en
œuvre a
cris, alte
Saint-Bc
décorer.
vrage, ca
autre cho
Si que
savait tou
indiens, je
ici sont t
honte de t
bien reçu
chose en f
en somme
nous aux a
lettres com
pays fermé
déjà la moi

Bénissez,

J'ai chargé le Père Begs de faire l'école aux enfants qu'on envoie chez-nous tous les jours. Il se dévoue à cette oeuvre apprenant l'alphabet anglais et l'alphabet syllabique cris, alternativement. Un jeune homme sorti de l'école de Saint-Boniface travaille à lambrisser notre église et à la décorer. Je serai obligé malgré moi d'arrêter bientôt l'ouvrage, car s'il y a encore de quoi nous nourrir, je n'ai pas autre chose à lui donner, ni chemise, ni bas, ni soulier, rien.

Si quelqu'ami généreux connaissait notre détresse et savait tout le bien que notre mission fait ici à ces bons indiens, je ne doute pas qu'il ferait quelque chose. Nos gens ici sont très pauvres. Il y a quelques blancs ; je n'ai pas honte de tendre la main pour recevoir les aumônes et j'ai bien reçu une quinzaine de piastres, mais c'est bien peu de chose en face de nos besoins. Voilà, Monseigneur, où nous en sommes en ce moment. Ayez la bonté de parler pour nous aux amis des missions. Vous savez par nos précédentes lettres combien notre sainte religion est estimée ici en ce pays fermé si longtemps à l'Eglise catholique. Nous avons déjà la moitié de la réserve gagnée à notre sainte foi.

Bénissez, Monseigneur, de Votre Grandeur,

le très humble serviteur,

E. BONALD, O. M. I.

AU PAYS DES SOMALIS

Par le R. P. EVANGELISTE, Capucin

Missionnaire à Berberah

La relation dont nous commençons la publication mérite d'attirer l'attention de nos lecteurs, car elle donne des détails circonstanciés et inédits sur un mouvement insurrectionnel qui, depuis plusieurs années, désole le pays somali et qui est à l'état aigu. Au mois d'avril dernier, en effet, un télégramme annonçait que les Anglais venaient d'essayer une grave défaite dans ces contrées.

ON sait que la partie de la contrée somalie, soumise au protectorat anglais, fut annexée à la mission d'Arabie vers 1891. Une première station, fondée en 1892 à Berberah, sur la côte du golfe d'Aden, ouvrit à l'évangélisation ce pays mystérieux, qui jamais n'avait vu de missionnaire. Les débuts furent modestes et, disons-le, très pénibles. N'ayant pour compagnons que deux jeunes Somalis formés à Aden et destinés à lui servir d'interprètes, le missionnaire, désigné pour établir cette œuvre, avait à lutter contre l'hostilité des Musulmans, contre les préjugés des indigènes et même contre la défiance du gouvernement local. Tout se liguait pour former une opposition humainement insurmontable à cette tentative d'évangélisation.

Mais l'apôtre n'est jamais seul. Ce que les hommes jugent irréalisable, Dieu sait l'exécuter quand il lui plaît. Une année s'écoula et, malgré les oppositions, les difficultés, les déboires sans nombre, la mission prit racine sur cette terre

ingrâte. Un second ouvrier vint aider à défricher ce sol désolé. A la défiance et à l'hostilité des premiers jours succédaient peu à peu la sympathie et la confiance. Le soin des malades et la charité envers les malheureux avaient attiré les cœurs. Maintenant les malades venaient en foule, les enfants étaient confiés aux missionnaires, il importait de songer à faire une œuvre stable.

Dieu aidant et aplanissant les obstacles, le gouvernement du protectorat se décida enfin à nous concéder un terrain suffisant pour y établir une résidence. Dans le courant de la quatrième année de notre séjour sur la côte somalie, nous avons le bonheur d'installer notre petite famille dans la nouvelle demeure élevée rapidement, grâce à la sollicitude paternelle de notre vénéré Vicaire apostolique, Mgr Lasserre.

C'était la prise de possession définitive de cette terre infidèle et comme une première réponse victorieuse faite à tous ceux qui prétendaient que le peuple Somali était inconvertissable. Bientôt il fut démontré que des Religieuses devenaient nécessaires pour s'occuper des petites filles et prendre soin des malades. Ne sont-elles pas des auxiliaires indispensables auprès des femmes et des jeunes filles ? Appelées en 1897, les Sœurs Franciscaines de Calais voyaient s'élever rapidement leur résidence et pouvaient commencer leur ministère de charité et de dévouement.

La connaissance de la langue somalie qui, au jour de notre arrivée, n'avait pas même d'écriture, a contribué à faire grandir notre influence parmi le peuple. Commencé dès la première heure et poursuivi avec ténacité pendant des années, le *Dictionnaire du langage Somali* pouvait être publié à Londres en 1897 et était bientôt suivi des éléments d'une *Grammaire pratique* fixant les règles du langage parlé. Dans le même temps, une traduction en langue Somali du *Catéchisme* anglais de Butler, donnait

aux missionnaires la possibilité d'exposer et d'expliquer à nos enfants les vérités de notre sainte Religion. Les somali s'étonnaient d'entendre les *Padri* s'exprimer en leur propre langage et venaient à nous avec plus de confiance. Nous n'étions plus des étrangers, nous devenions comme des concitoyens.

* * *

Mais les œuvres de Dieu doivent passer par l'épreuve.

Depuis plus de trois ans, un faux prophète jette la désolation dans le pays.

Mohamed Abdileh, naquit de parents pauvres, petits pasteurs habitant le Sud du Somaliland, connu sous le nom de *Ogaden* ou pays du sud. (*Ogo* en Somali signifie sud, d'où l'on fait *Ogada*, le sud, *Ogaden*, notre sud). Dès son adolescence, il fut, dit-on, initié chez les *Dankali* ou *Danakil* aux sciences occultes, et apprit d'eux les pratiques de la sorcellerie. Cette tribu, qui a quelque parenté avec les autres Somalis, est renommée par le grand nombre de ses sorciers et charmeurs. Il grandit à l'école des *wadad* (marabouts) qui lui enseignèrent les prières du Coran et l'écriture arabe. Jeune encore, il songea à faire le pèlerinage de la Mecque et il le renouvela trois ou quatre fois afin de mériter plus que les autres le titre de *hadji* (pèlerin).

Après son dernier pèlerinage, Mohamed Abdileh aborda à Berberah, le grand centre commercial du pays Somali. Malgré son titre de *hadji* et ses allures inspirées, il ne réussit pas à faire des prosélytes dans la ville et ne fut, en dépit de ses efforts pour s'élever, qu'un pauvre *wadad* mendiant. Il se retira alors chez les *Dulbakantek*, puissante tribu située au Sud-Est de Berberah et s'établit dans la vallée du Nôgal. Là, il s'intitula *Mullah* (prêtre et envoyé de Dieu) et même *Mahdi* (prophète). Par ses dehors de sainteté, par l'air imposant et assuré avec lequel il proférait ses prophéties et ses menaces, Mohamed eut bientôt

conquis
crédules
un hom
soit avec
sents : de
à corne,
wadad
de la pui
autorité
tôt plus
Coran qu
répandus
était lui-
comme au
voudraien
Au moi
saient les
massacran
Grande
des enviro
avec son a
Gollis, à r
bandes non
repousser l
n'avait en
Heureusem
Devant ce c
de se retirer
nuant ses dé
sur l'*Ogaden*
son vaste en
des Anglais.

conquis un ascendant redoutable. Les gens ignorants et crédules, dominés par la crainte superstitieuse qu'inspirait un homme dont le pouvoir s'étendait jusqu'à communiquer soit avec Dieu, soit avec le démon, le comblèrent de présents : des chameaux, des chevaux, des troupeaux de bêtes à corne, des moutons, etc. . . . En peu de temps, l'ancien *wadad* mendiant de Berberah était devenu le plus riche de la puissante tribu et apparaissait comme un prince. Son autorité grandit au point que son orgueil ne connut bientôt plus de bornes. Il fit brûler tous les exemplaires du Coran qui se trouvaient entre les mains des autres *wadads* répandus dans la vallée du Nogal, disant hautement qu'il était lui-même le Coran vivant et qu'on devait lui obéir comme au nouveau prophète envoyé de Dieu. Ceux qui ne voudraient pas se soumettre devaient être massacrés.

Au mois de mai 1899, des hordes nombreuses envahissaient les territoires des tribus voisines de cette ville pillant, massacrant tout sur leur passage.

Grande fut la terreur de la population de Berberah et des environs quand on sut, au mois d'août, que le *Mullah*, avec son armée, était déjà sur les hauteurs de la chaîne des Gollis, à moins de 100 kilomètres de la ville, et que des bandes nombreuses approchaient. Rien n'était préparé pour repousser les envahisseurs, le gouvernement intérimaire n'avait en effet qu'une poignée de soldats auprès de lui. Heureusement Aden envoya deux vaisseaux de guerre. Devant ce déploiement de forces, le *Mullah* jugea prudent de se retirer de l'autre côté des montagnes. Tout en continuant ses déprédations et ses pillages, il se replia lentement sur l'*Ogaden*, réclamé par Ménelick comme une portion de son vaste empire, et il se mit ainsi à l'abri de la poursuite des Anglais.

* * *

Pendant que le *Mullah* était campé sur ce vaste territoire de l'Ogaden, le pays le plus fertile du Somaliland, il réussit à soulever la grande masse des tribus qui l'habitent et à les pousser à l'attaque des Abyssins, l'ennemi héréditaire du Somali. Dans le courant de l'année 1900, les hordes nombreuses du *Mullah* s'avancèrent donc vers le Harrar. Le gros de son armée se tenait toujours sur le territoire placé sous le protectorat abyssin ; mais, en même temps, de fortes bandes détachées faisaient des incursions fréquentes sur le terrain du protectorat anglais, pillant et ruinant les tribus fidèles à l'Européen. La misère commença dès lors à se faire sentir ; il n'y avait plus de sécurité, le commerce était ruiné.

La panique s'empara des populations du Harrar. Mais le Ras Makonnen veillait ; il eut bientôt levé une armée et en confia le commandement à un de ses plus habiles lieutenants.

Les deux troupes se rencontrèrent sur la frontière du pays Galla et du pays Somali entre Djidjiga et Milmil. Le combat fut terrible. Le *Mullah* avait promis à ses hommes qu'ils seraient invulnérables, disant que les balles, tirées sur eux, se changeraient en eau, ou même qu'elles se retourneraient contre ceux qui les avaient lancées.

Fanatisés par ces promesses, les Somalis se précipitèrent avec fureur sur les Abyssins. Mais, loin d'être invulnérables, ils laissèrent plus de deux mille morts sur le champ de bataille.

* * *

Après cette sanglante défaite, le *Mullah* s'enfuit dans l'intérieur de l'Ogaden. Les Abyssins ne purent le poursuivre longtemps, car il avait, dans sa fuite, fait boucher tous les puits.

On crut pendant quelques mois, que le *Mullah*, démoralisé par cet échec, n'oserait plus poursuivre la lutte. C'était

peu con
de domi
desseins.
Dès le
et bien a
Protector
armée de
vers les
golfe d'A
Somalis
d'armée, c
colonel S
rencontré
du Mulla
sonne ses
les territoi
du pays s
de la conv
De gran
pêchèrent
nouvelleme
garda que
pays.
Mais, à la
la misère r
entières, pri
la plus hor
s'étant assoc
n'amenaient
produits de
Le comme
presque anéa
à la côte, esp
provisionner
frapper à la p

peu connaître le caractère de cet homme dévoré du désir de dominer et disposé à briser tout ce qui s'opposait à ses desseins.

Dès le commencement de 1901, des bandes nombreuses et bien armées commencèrent à opérer des razzias dans le Protectorat anglais ; puis, quelques semaines après, une armée de plusieurs milliers d'hommes s'avancait menaçante vers les montagnes qui dominent Berberah et la côte du golfe d'Aden. Les Anglais se hâtèrent de faire appel aux Somalis menacés et ils formèrent rapidement un corps d'armée, dirigé par des officiers anglais sous la conduite du colonel Swayne. Dans le mois de juin, les deux armées se rencontrèrent non loin du Nogal. Une fois encore les hordes du Mullah furent défaites, bien qu'il commandât en personne ses troupes. Il réussit à s'échapper et se réfugia sur les territoires qui font face à l'Océan Indien, dans la partie du pays somali placée sous le protectorat italien, à la suite de la convention de 1891.

De graves difficultés, survenues sur ces entrefaites, empêchèrent les Anglais de profiter de leur victoire. L'armée nouvellement formée fut même licenciée en partie et on ne garda que quelques fortins pour protéger l'intérieur du pays.

Mais, à la suite de ces excursions des hordes du *Mullah*, la misère noire s'était étendue sur le pays et des tribus entières, privées de leurs troupeaux, souffraient la famine la plus horrible. De plus, les populations de l'Ogaden, s'étant associées au Mullah, restaient en état de révolte et n'apportaient plus à Berberah leurs caravanes chargées des produits de l'intérieur.

Le commerce considérable, qui se faisait autrefois, était presque anéanti ; et pourtant des troupes d'affamés affluaient à la côte, espérant trouver dans la ville, grand centre d'approvisionnements, du riz ou des dattes. Beaucoup venaient frapper à la porte de la mission, demandant un secours et of-

frant leurs enfants, garçons et filles, insistant pour qu'on les reçût, seul espoir qui restait de les arracher à une mort certaine. Hélas ! les missionnaires pouvaient à peine pourvoir à l'entretien de ceux dont ils avaient la charge. Le cœur saigne devant la nécessité de rejeter des pauvres petits qui seraient devenus chrétiens sous notre tutelle paternelle. Oh ! comme, à ces heures de détresse, nous voudrions être riches et pouvoir donner à tous le secours qui les arracherait à la mort. Mais, trop souvent, le missionnaire n'a que la pauvreté pour compagne.

* * *

Le trop fameux *Mullah* ou *Mad Mullah*, comme l'appellent les Anglais, à l'abri d'un coup de main sur le territoire du protectorat italien et entouré de ses guerriers fanatisés, continuait à prêcher la guerre sainte et à soulever les populations. Les tribus de l'Est du pays Somali, c'est-à-dire les *Midjourtin*, les *Warsanguéli*, les *Noleis*, qui sont la terreur des navigateurs sur cette côte inhospitalière de l'Océan Indien, se rangèrent sous l'étendard du nouveau prophète. La terreur inspirée par cet homme, qui n'avait pas reculé devant le massacre de toute une tribu réfractère, contribua grandement à lui recruter des partisans.

En moins de six mois, il avait pu réunir une armée de plus de dix mille hommes ; des Européens, au mépris des conventions stipulées par les nations, lui fournissaient des armes et des munitions de toutes sortes, et il allait maintenant se venger de ses premières défaites sur les tribus restées fidèles au protectorat anglais.

Dès les premiers jours de 1902, Berberah apprenait avec stupeur que des hordes immenses menaçaient tout le territoire. Des fugitifs affolés, mourant de faim, annonçaient que le Mullah et ses guerriers avançaient rapidement, n'épargnant rien sur leur passage. Les troupes étaient

enlevés
tout le
défense
tous cet
vers la
affamés,
pour ne
le bon F

“ Il m
sion pro
laquelle
et les n
fortin ar
une petit
ble que j

“ Le 1
armée. L
l'Ouest,
section, c
pas à pre
dans sa r

“ Les S
protège l
prêche la
disciples
ne sont pa
terrible ; c
britanniqu
de se veng

Le 8 ma
multitudes
la mission
les paroles,

enlevés, les hommes, les femmes et les enfants massacrés, tout le pays était impitoyablement dévasté. Les tribus sans défense ne pouvaient résister à ce torrent destructeur et tous ceux qui n'étaient pas surpris s'enfuyaient épouvantés vers la côte. Bientôt la ville fut encombrée de fuyards affamés, qui imploraient avec larmes un peu de nourriture pour ne pas mourir d'inanition. Vers le milieu de février, le bon P. Etienne m'écrivait :

“ Il m'est absolument impossible de trouver une expression propre à vous faire comprendre toute l'horreur dans laquelle est plongé presque tout le Somaliland. Les pillages et les massacres se sont étendus jusque près de *Burao* fortin au Sud-Est de Berberah, où les Anglais entretiennent une petite garnison. La famine continue à sévir plus terrible que jamais. Beaucoup succombent.

“ Le Mullah a partagé en deux parties sa nombreuse armée. La seconde section a été lancée dans la direction de l'Ouest, vers le pays du *Haoud*. Lui, avec la première section, opère près *Buaro*. Si les Anglais ne se décident pas à prendre les moyens nécessaires pour couper le mal dans sa racine, on verra de bien mauvais jours.

“ Les Somalis commencent à croire que c'est Dieu qui protège le *Mullah* et le rend invulnérable, parce qu'il prêche la guerre sainte. Il a dans Berberah même des disciples et partisans en si grand nombre que les Anglais ne sont pas du tout rassurés. Son lieutenant est un homme terrible ; c'est un ancien interprète d'un bateau de guerre britannique qui est allé offrir ses services au Mullah, afin de se venger des Anglais dont il a eu à se plaindre. ”

* * *

Le 8 mars, le même Père m'annonçait encore que des multitudes de malheureux venaient frapper à la porte de la mission et implorer son assistance. Mieux que toutes les paroles, le fait suivant donnera une idée de la situation

“ Dimanche dernier, dit-il, on a découvert une femme et une fille qui se repaissaient de chair humaine. Elles dévoiraient le corps rôti d'un enfant... L'attention avait été d'abord éveillée par la découverte d'entrailles humaines répandues à travers les ordures de la ville. Tout Berberah fut bouleversé, à cette nouvelle; on criait de toutes parts : “ Cannibales! Cannibales!” C'est bien la plus horrible preuve de l'intensité de la famine, en vérité! D'ailleurs des milliers d'individus la portent, écrite sur leurs membres décharnés. Ce ne sont plus que des squelettes ambulants.”

“ Comptant sur la Providence, nous avons reçu des enfants en grand nombre, malgré la pénurie de nos ressources. ”

* * *

Les Anglais, effrayés des ravages commis et des ruines accumulées par les hordes du Mullah, organisèrent alors une expédition contre cet imposteur, qui menaçait leur prestige et leur autorité. Le gouvernement de Londres déplaça le gouverneur général du protectorat de la Côte Somalie. Tout en étant intelligent et savant, il avait, durant les trois années de son administration, laissé grandir et s'affermir la puissance du faux prophète qu'il eût été facile de terrasser à la première heure. On le remplaça par le colonel Swayne, qu'un décret du 11 mars 1902 nomma commissaire général du Somaliland. Cet officier avait, douze ans auparavant, en compagnie de son frère, dressé la carte générale du pays Somali, il avait le commandement des troupes qui, l'année précédente, avait battu et obligé le Mullah à se replier sur le territoire du protectorat Italien. Cette nomination fut accueillie avec joie et l'on se reprit à espérer, comptant sur l'énergie bien connue du nouveau gouverneur.

* * *

D'ail
tion; il
action v.
“ Au c
Socialis,
nait de l
à secouri
rers enc
anciens l
“ Mess
“ Cepend
“ à cœur
“ hordes
“ considér
“ Maîtres
“ prendre
pauvre p
Le gouv
miner le
une expéd
tribus étai
et de bêtes
des soldats
troupes en
Pendant
plus affreus
jeter l'effroi
jeunes gens,
obligé de v
racontait qu
verts de m
dépouillés d
dévoré.

D'ailleurs les événements ne permettaient plus d'hésitation ; il fallait une décision prompte et énergique, et une action vigoureuse contre le Mullah.

“ Au commencement de mars, m'écrivait le P. Etienne, les Sonzalis, constatant le peu de souci que l'administration prenait de la défense de leur pays et l'incurie qu'on apportait à secourir les affamés, s'émurent. Toutes les tribus, tous les *vers* encore fidèles délèguèrent les *Agals*, (chefs) et les *anciens* pour parler au gouvernement.

“ Messieurs, dirent-ils, *protectorat* signifie protection. “ Cependant nous ne voyons pas que vous ayez grandement “ à cœur de nous protéger contre les envahissements des “ hordes du Mullah. Est-ce donc en vain que nous vous “ considérons et que nous vous respectons comme nos “ Maîtres et Seigneurs ? Si vous nous laissiez libres de “ prendre les armes, nous défendrions nous-mêmes notre “ pauvre pays. Mais vous nous l'interdisez . . . ”

Le gouvernement promit de ne rien négliger pour exterminer le Mullah. Le colonel Swayne se hâta d'organiser une expédition sérieuse contre l'envahisseur. Toutes les tribus étaient appelées à fournir un contingent d'hommes et de bêtes de somme, pendant qu'on réclamait au plus vite des soldats anglais et des officiers pour encadrer toutes ces troupes en formation.

Pendant ce temps on continuait à vivre au milieu de la plus affreuse détresse et parfois de vives alertes venaient jeter l'effroi parmi la population affolée. Un de nos grands jeunes gens, interprète auprès des officiers établis à *Buaro*, obligé de venir à Berberah, dans les premiers jours d'avril, racontait que, sur son passage, il avait vu les chemins couverts de morts et de mourants. Les arbres avaient été dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce ; tout avait été dévoré.

* * *

Jusqu'à cette heure, la situation reste à peu près la même pour la mission écrasée sous le poids de tant de misère. Sans doute, l'expédition se poursuit avec vigueur contre le Mullah ; peu à peu les Anglais, aidés des guerriers de toutes les tribus fidèles, reprennent le dessus et gagnent du terrain sur les hordes ennemies ; mais il faudra du temps pour réduire les révoltés et amener la pacification du pays.

Le *Mullah* a une armée puissante. Ses soldats ont eu le temps de se procurer des armes et des munitions et même de s'exercer au tir. Cet homme a des espions partout ; à la moindre alerte, il lance en avant ses guerriers et lui, sur un cheval extraordinairement rapide, s'enfuit dans la direction opposée au péril. Il sera vraiment bien difficile de se saisir de sa personne. Et cependant, sans la capture de cet imposteur dangereux, on ne peut guère compter sur la pacification complète du pays.

* * *

En attendant, la mission doit pourvoir à l'entretien des enfants recueillis, 80 garçons et 60 jeunes filles et petites filles que les Sœurs ont à leur charge. En outre beaucoup de malheureux continuent à frapper à la porte de la mission ; ils sont épuisés et mourants de faim et tout en prenant sur leur nécessaire pour les secourir, les missionnaires sont désolés de ne pouvoir soulager tant de misères.

C'est pourquoi ils implorent ardemment et humblement l'aumône généreuse des âmes compatissantes et dévouées. Sur ce sol aride et brûlé par les feux d'un soleil torride, au milieu de ces musulmans, de ces infidèles dont le cœur égoïste ne s'est pas encore ouvert aux sentiments généreux, nous n'avons d'autres ressources que celles de la Providence.

Puissent les âmes chrétiennes comprendre la détresse de ce peuple Somali si intéressant, mais si éprouvé ! La divine

semence
sous son
promet
l'astuce e
sulmans
l'hostilité
confiance
vrant per
Daigne
son temps
grandes q
tenant qu
le peuple
l'Afrique.

semence jetée parmi ce peuple, que le Coran tient courbé sous son joug depuis cinq siècles, commence à lever et promet des fruits pour l'avenir. Les préjugés amassés par l'astuce et la perfidie des *Wadad* et par la haine des musulmans tendent à s'évanouir : sous le coup de l'épreuve, l'hostilité et la défiance font place à la sympathie et à la confiance et par-dessus tout la charité fait son œuvre, ouvrant peu à peu les cœurs à la lumière de la foi.

Daignez nous aider à faire du bien à ce peuple, qui, sous son tempérament sauvage, laisse entrevoir de si belles et si grandes qualités. Souvent je me redis à moi-même, maintenant que je le connais par une expérience de dix années : le peuple Somali, une fois converti, serait la perle de l'Afrique.

Deux mois chez les Miaotse

Par M. PAUL VIAL

Des Missions étrangères de Paris, missionnaire au Yun-Nan

Missionnaires et Miaotse.—Détails ethnographiques

(Suite et fin)

C'EST le moment de tenir ma promesse et d'étaler mes perles.

Tous les regards brillent de convoitise et s'illuminent de joie.

Mais j'aperçois des visages et des costumes nouveaux.

— Ce sont les Poula, me dit mon confrère, qui demandent une part de votre coeur et... de vos perles.

— Sont-ils chrétiens ?

— Bien entendu ; du reste, tout comme les Miaotse, ils habitent sur le territoire de Lou-tou-keu, dont ils sont propriétaires.

— Tant mieux, car, puisque leur langue ne m'est pas inconnue, je vais pouvoir sortir de ma nullité.

Je partage l'assemblée en deux camps : cotillons d'un côté, pantalons de l'autre, et, en avant le speech !

— Je suis venu, leur dis-je, uniquement pour vous voir, car j'aime ce qui est simple comme vous, bon comme vous, aimable comme vous. Le P. Kircher, qui est ici préparant le chocolat, est mon ami spécial, et je voudrais bien

ne plus le quitter. . . à cause de vous. . . Vous ne savez pas trop pourquoi vous venez à nous ; mais le bon Dieu le sait et nous aussi. Ayez confiance et laissez-nous vous aimer ; c'est pour votre bonheur. Avez-vous compris ?

“ — Oui, oui, oui ” !

Alors m'adressant aux dames :

“ — Voici un geste que vous comprendrez encore mieux. Je vais distribuer à chacune de vous de quoi faire un bracelet de perles. Je vous demanderai votre nom ; vous me répondrez en étendant la main ; puis vous la fermerez en disant : merci. ”

Une Miaotse se présente :

“ — Comment t'appelles-tu ?

“ — Pomei.

“ — Voici ta part.

“ — *Atcheou* (merci). ”

Successivement défilent devant moi mesdames ou mesdemoiselles Pogntsai, Pochoa, Poiao, Ponui, Pose, Posi, etc. Chez les Poula : Asa, Achlou, Nano, Noano, Gnihi, etc.

La distribution finie de ce côté, je me tourne de l'autre.

“ — A vous, les garçons, je n'offre pas de perles ; je vais donner à chacun cinq boutons avec le même cérémonial. Les Miaotse répondront : *atcheou*, et les Poula : *koso* (merci).

Enfin mes poches sont vides. Tout le monde est content. Nous allons déjeuner.

Bien étroit le réfectoire-cuisine. Nous nous mouvons dans un cercle d'un pied de diamètre, et le déjeuner se fait sur la table au moyen d'un réchaud.

Chaque matin nous prenons un bol de chocolat au lait.

Le dîner est cuit chez la bourgeoise, “ ma vieille parente ”. Il se compose généralement de raves, d'œufs, de pommes de terre, d'un bon morceau de lard, ou d'une poule au court bouillon.

Les Miaotse, comme les Lolos, connaissent la reconnaissance, et le Père, qui est un grand médecin, remplit son poulailler à mesure qu'il vide ses flacons. Nous avons pu nous procurer du vin, du café, du chocolat et quelques boîtes de sardines.

Je crois qu'un bon missionnaire doit, autant que possible, bien se nourrir ; car il ne s'agit pas simplement de se mortifier mais surtout de se sacrifier. Que n'ai-je mon verre de vin à chaque repas ! Je crois que je ferais meilleure besogne.

* * *

Nous restons ainsi cinq jours sans pouvoir bouger, et j'en ai profité pour prendre des informations. Je n'ai pas l'intention de traiter le sujet *ex-professo* ; mais enfin je sais quelque chose et je vais vous le dire.

* * *

Tout d'abord, laissons les Poula de côté. Comme je dois, en m'en retournant, traverser leur pays, il sera temps alors de parler d'eux. Il n'est pas encore question des Longien, que nous aurons bientôt le plaisir de visiter. Je ne m'occupe que des Miaotse, tels que je les vois et les connais.

On m'a reproché de faire fi des renseignements que l'on trouve dans les livres des chinois. C'est vrai, je m'en moque avec un parfait aplomb, et non sans raisons.

En voici deux :

D'abord, tout sinologue, et ils sont légion, peut, de son bureau, faire un voyage à travers le labyrinthe de la littérature chinoise ; je préfère voyager avec mes pieds, et cueillir les renseignements moi-même. Je puis ainsi former un bouquet de fleurs fraîches, humides encore d'une rosée d'actualité.

En se
Miaotse,
immense
de charg
Reven

Le mot
plus de se
et pas aut
Les Mi
pellation
Les trib
arrangé c
femmes, p
rences, ma
tissées en
blancs et b
La jupe
et se termi
sortent to
s'ajoutent l
l'air d'une c
Les pieds
tances, et le
qui leur for
La coiffur
et souvent d
Comme je
elles (exogar
complètement
clans import
qu'ils ne for

En second lieu, les Chinois ne regardent les étrangers, Miaotse, Lolos ou Européens, qu'à travers la loupe, leur immense orgueil, et tous les objets prennent une apparence de charge grotesque qui leur semble être la réalité.

Revenons aux Miaotse.

* * *

Le mot " Miaotse " est une expression chinoise qui n'a pas plus de sens que celui de " Lolo ". C'est un terme injurieux et pas autre chose.

Les Miaotse s'appellent " Hmong " dans leur langue, appellation générique qui s'applique à toutes les tribus.

Les tribus se distinguent : chez les hommes, par le turban arrangé d'une manière différente, noir ou blanc ; chez les femmes, par la coiffure et par la jupe. Il y a d'autres différences, mais elles ne sont pas essentielles. Les jupes sont tissées en chanvre sur le métier et la disposition des fils blancs et bleus fait toute la différence.

La jupe n'est pas cousue, elle entoure simplement le corps et se termine sur le devant ; c'est pour cette raison qu'elles sortent toujours en tablier. En temps froid les jupes s'ajoutent les unes aux autres et toute la personne prend l'air d'une cantinière ébouriffée.

Les pieds sont toujours nus, sauf dans les grandes circonstances, et les jambes sont enveloppées d'énormes jambières qui leur forment de vraies pattes d'éléphants.

La coiffure est extrêmement pittoresque, d'une variété et souvent d'une lourdeur étonnante.

Comme je l'ai dit, les tribus s'allient très volontiers entre elles (exogamie) à l'encontre des Lolos où chaque tribu est complètement fermée (endogamie). Aussi le nombre de ces clans importe peu, car leur sang est tellement mélangé qu'ils ne forment plus qu'une simple variété d'une même

race, comme une rose de nos jardins ne diffère d'une autre que par la nuance de ses pétales.

Toutefois, il est évident que le courant de ce petit fleuve humain est formé de deux eaux bien différentes, et, malgré tous les mélanges, il apparaît sans cesse dans toute sa pureté comme une loi atavique, indélébile.

Chez les hommes comme chez les femmes, on distingue les têtes plates et les têtes longues, j'en ai déjà dit un mot. Toutefois, pour élucider ce curieux problème, il faudrait des données que je ne possède pas.

Les pieds et les mains sont petits, et souvent d'une délicate finesse.

Le teint est ordinairement d'un blanc mat ; mais (qui l'aurait cru ?) on trouve beaucoup d'enfants des deux sexes où la transparence du teint et la coloration des joues sont aussi frappantes que parmi les enfants de nos campagnes.

Vraiment je serais porté à croire que ces pauvres Miaotse, rebuts de la Chine, sont, comme nous, de race aryenne. Malheureusement, la taille est trop petite et les yeux sont ordinairement bridés.

* * *

Du physique, passons au moral.

Qui dit Miaotse dit, pour les Chinois, le barbare dans toute son horreur.

Je ne l'ai jamais cru ; mais enfin j'étais toujours à me demander ce qu'il y avait de vrai et d'inexact dans ce jugement, accepté par tous comme une vérité sans conteste. Eh bien ! ce jugement est faux, absolument faux.

Bien au contraire, le Miaotse porte sur sa figure, comme dans son cœur, la marque d'une douceur qui confine presque à la faiblesse. Sa réserve vient de la crainte ; dissipez ce brouillard, pénétrez dans son intimité et vous découvrez

un père
tendres
gleries,
comme
ces affr
je les a
graphie

Il est
dateur d
Mais,
tout ; mo
le vrai, l
Sans d
cureur à
coup de p
Gorostarz
l'ennemi.
Allons
Le 12 j
cendre ven
pourrions
Le pays
avortés, de
flaques liq
des terres
Nous tra
se coudoie
face du pla
quel s'épar
C'est Pouts

un père d'une humeur toujours égale, une mère pétrie de tendresse maternelle, un enfant aimable jusqu'en ses espiègleries, une jeune fille délicate comme une fleur et tendre comme une sensitive. Ce n'est pas ainsi qu'on se représente ces affreux barbares ; mais c'est ainsi que je les ai vus, que je les ai connus, et ce tableau n'est au fond qu'une photographie légèrement coloriée.

Le P. de Gorostarzu

Il est temps de vous faire connaître le créateur, le fondateur de toute cette belle chrétienté.

Mais, me direz-vous, n'est-ce pas le P. Kircher ? Pas du tout ; mon ami n'est que le coadjuteur du P. de Gorostarzu, le vrai, l'unique fondateur.

Sans doute, le P. Henri Maire, à l'époque où il était procureur à Mongtse, eut le bonheur de donner le premier coup de pioche à la citadelle du diable ; mais c'est le P. de Gorostarzu qui est monté à la brèche et qui a chassé l'ennemi.

Allons rendre visite à ce héros.

Le 12 janvier 1900, nous quittons Loutou Keu pour descendre vers le sud, dans la direction du Tonkin, que nous, pourrions atteindre en cinq bonnes journées.

Le pays que nous parcourons semble inachevé : des arbres avortés, des vallées sans issues, des ruisseaux sans eaux, des flaques liquides sans bords, des collines indéterminées et des terres sans vie.

Nous traversons deux villages où Miaotse, Poula, Chinois se coudoient sans se connaître, et bientôt nous voici en face du plateau penché comme une table boiteuse sur lequel s'éparpille une trentaine de familles miaotse et poula. C'est Poutse.

Là, le P. Kircher a trouvé son premier logement : un angle de maison, qui avait l'avantage de posséder deux cuisines : la sienne et celle de la famille qui le logeait.

Tout le village s'était déclaré chrétien ; mais les Chinois du pays, ennemis acharnés et de la religion et de la France, profitèrent de l'absence du Père pour forcer ces pauvres gens à revenir aux idoles.

Une seule famille résista, et, pendant que tout le monde tremblait, elle seule tint tête à l'orage et, par sa persévérance, sauva tout le village.

Ces chers enfants, plus peureux et plus ignorants que coupables, demandèrent pardon au Père et, pour prouver leur bonne volonté, ils bâtirent à leurs frais une chapelle au Bon Dieu.

Les Chinois arrêtaient les bois, brûlèrent la paille qui devait former le toit. Rien n'y fit. Malgré les mandarins eux-mêmes qui soutenaient, poussaient les persécuteurs, ces pauvres Miaotse sortirent victorieux de la lutte.

* * *

Nous restons à Poutse juste assez de temps pour faire cuire un œuf et nous voilà de nouveau en route.

On monte, on monte toujours. Là-bas se profilent les montagnes du Tonkin. A voir ce fouillis de pics, on dirait une mer furieuse dont les vagues se sont figées subitement. A nos pieds, dans le fond des étroits vallons, la brume s'avance blanche et compacte, elle cache bientôt tous les bas-fonds, et les collines apparaissent comme des îlots au milieu de l'Océan.

Ce n'est plus le Yun-nan avec son ciel pur ; les plateaux ont disparu.

Après une dernière descente, nous arrivons sur le bord

de la r
chissor

Enco
tchong.
C'est

partie
tout le
Le P.
1885.

J'ai e
premièr
jusqu'à
mission.
place ; il
Docteur
blait être
le compa
Le 16

toujours
Nos de
Mais, le 2
citait ma
sionnaire.
montagne

Ce n'éta
l'apôtre a
d'ange.

J'étais é
bonté, qui,
missionnai
mes.

de la rivière Claire. Ce n'est qu'un ruisseau que nous franchissons à gué.

* * *

Encore quelques pas et nous entrons au village de Ousétchong.

C'est là qu'habite le P. de Gorostarzu et c'est de là qu'est partie la lumière de vérité qui rayonne maintenant dans tout le pays.

Le P. Charles de Gorostarzu est arrivé au Yun-nan en 1885.

J'ai eu alors le plaisir de sa compagnie ; il me donna mes premières leçons de photographie. Puis je le perdis de vue jusqu'à son retour à la capitale comme procureur de la mission. Assis entre le doit et l'avoir, il tenait bien sa place ; il avait la justesse et la rectitude d'un théorème. Docteur en théologie, épris de sciences naturelles, il semblait être né pour tenir avec un égal bonheur la plume ou le compas.

Le 16 septembre 1897, Monseigneur l'envoie à Mongtse, toujours comme procureur.

Nos deux voies semblaient de plus en plus divergentes. Mais, le 25 octobre 1898, je reçois une lettre de lui ; il sollicitait ma visite : depuis six mois il n'avait pas vu de missionnaire. Je pars donc et je rejoins mon confrère dans les montagnes de Ousétchong.

Ce n'était plus seulement le missionnaire d'études, mais l'apôtre avec son cœur d'or, son zèle de feu, sa patience d'ange.

J'étais émerveillé de son ardeur, de sa délicatesse et de sa bonté, qui, au contact des misères qui l'entourent, fait du missionnaire le plus humain et le plus divin des hommes.

* * *

Après deux ans de séparation, je vais recevoir le cher missionnaire.

Le P. Kircher et moi, nous montons inopinément dans sa chambre et nous trouvons notre confrère entouré d'un cercle de quémandeurs tendant leurs mains.

“ — Père, je voudrais une médecine.

“ — Quelle médecine ?

“ — Pour ma mère qui est malade.

“ — Quelle maladie ?

“ — Elle ne peut plus manger ; ce qu'elle prend lui reste dans l'estomac.

“ — C'est bien, tiens, voilà un paquet, tu le feras fondre dans un verre d'eau, et elle le boira demain matin ”.

Toutes les maladies y passent et le Père est célèbre dans toute la région.

Les indigènes, Long-jen, Miaotse ou Lolos, ne viennent jamais les mains vides ; ils savent être reconnaissants même par anticipation. Les Chinois, au contraire, trouvent que la reconnaissance est une bassesse, et c'est beaucoup s'ils n'accusent pas le Père des malheurs qui peuvent leur arriver.

Les Long-jen

Nous ne sommes plus chez les Miaotse, mais chez les *Long-jen*.

Cette tribu n'appartient ni à la race lolo ni à la race miaotse, mais à une autre qui ne possède aucun terme générique pour le désigner ; les Chinois eux-mêmes les confondent tantôt avec les Lolos, tantôt avec les Miaotse.

Long-jen, *Cha-jen*, *Hee-tou-lao* appartiennent à la même souche et parlent la même langue, sinon le même dialecte.

Cette race peuple surtout le Kouy-tchéou et le Kouang-si ; elle s'allonge en bordure entre le Yun-nan et le Tonkin et

finit par se confondre, paraît-il, avec les Muongs, qui ne sont autres que les *Thai* du royaume de Siam, les *Chan* de Birmanie, et les *Pan-y* du Yun-nan.

Tandis que les *Lolo*s viennent du Nord-Ouest et les *Miaotse* du Nord, les *Long-jen* au contraire, semblent avoir émigrés du Sud. Ces derniers ont beaucoup plus d'accointance avec les Chinois ; les femmes cependant ont conservé leur indépendance, leur costume et une certaine liberté qui s'éloigne à peu près également et de la pruderie chinoise et de la familiarité *lolo*te ou *miaotse*.

Leur costume est noir, de la tête aux pieds ; un turban, une casaque étriquée, une longue jupe, composent tout l'habillement. Ordinairement, elles relèvent un peu la jupe et la ramassent de manière à former un bourrelet ; et, de loin, on se demande si elles ne portent pas une tournure.

* * *

Les *Long-jen*, comme les Chinois, se convertissent non par village, mais par familles. Les missionnaires trouvent à cet usage les uns des avantages, les autres des inconvénients. Pour mon compte, j'y reconnais au moins un mauvais côté ; le mélange de chrétiens et de païens dans un même village est une source de difficultés, de procès et de chicanes. Les uns disent que les conversions par village sont moins solides. Je crois qu'on se trompe ; elles sont seulement plus lentes, soit à cause du nombre, soit à cause des non-valeurs.

Il existe chez les *Long-jen* une coutume fort poétique.

Un hôte arrive-t-il dans un village, les jeunes filles se rassemblent le soir pour lui souhaiter la bienvenue, et, lorsqu'il s'en va, on l'accompagne durant quelque temps ; avant de se séparer, on s'assied pour lui chanter les adieux.

Un soir, les enfants vinrent me dire :

“ — Père, on chante là-bas, voulez-vous y aller ?

“ — Certainement : conduisez-moi. ”

Et nous nous dirigeons, en silence, à travers la brume, vers la maison d'où sort l'harmonie. J'écoute... une voix d'homme alterne avec des voix de femmes ; l'expression du chant se renferme en une suite de notes suraiguës terminant chaque phrase musicale ; le reste n'est qu'un récitatif.

J'étais là depuis un quart d'heure lorsque une voix m'appelle :

“ — Père !

“ — Tais toi, malheureux ; tu vas dévoiler ma présence.

“ — Dévoiler votre présence ! mais, Père, tout le monde sait que vous êtes ici ; entrez donc ! ”

Et j'entre. Dans l'ombre obscure, sous l'auvent de la porte, les femmes sont assises ; à l'intérieur, auprès du feu, je trouve un jeune homme, fumant tranquillement sa pipe à eau, qu'il abandonne momentanément pour répondre au chœur.

Il m'invite à m'asseoir, il me sert du thé et engage la conversation, tout comme s'il voulait se récréer d'une corvée ennuyeuse.

Adieu, poésie !

* * *

Pour intéresser ses nouveaux chrétiens et leur rendre plus intelligible la doctrine, mon confrère leur montre de temps en temps la lanterne magique en projetant sur une grande toile les clichés de la Bonne Presse !

Chaque tableau est expliqué aussi clairement que possible et la séance se termine par une récréation phonographique.

Tout ce qui peut frapper les sens, éveiller la curiosité, exciter l'imagination, est excellent ; on ferait fausse route en s'adressant, par des raisonnements savamment déduits, à l'intelligence de ces grands enfants.

* * *

Au titre d'*apôtre des Long-jen*, le P. de Gorostarzu ajoute celui de *procureur de la Mission*, à Mongtsé, c'est même sa plus ancienne charge. Il en a encore une autre, celle de *chancelier du consulat*, non pas qu'il en ait le titre ; mais il en remplit les fonctions, car notre consul ne connaît pas un mot de chinois, et il ne possède ni chancelier ni interprète.

Or, il advint qu'en ce temps-là la procure et le consulat appelèrent mon confrère à Mongtsé, et je me décidai à l'y accompagner.

* * *

Nous partons le 18 janvier ; je ne dirai qu'un mot sur ce voyage.

Au lieu de prendre la route ordinaire, nous décidons de piquer droit au sud, le premier jour, afin de nous former une opinion sur le pays limitrophe du Tonkin.

Nous traversons des vallées étroites et profondes, des montagnes aiguës courant directement de l'est à l'ouest. La raideur des pentes nous oblige souvent à nous pencher sur la crinière des chevaux. L'eau est rare, les habitants aussi ; des brouillards intenses cachent tous les fonds, et, à les voir rouler, on dirait une mer débordée envahissant le pays. Ce n'est pas gai et le missionnaire qui évangélisera cette contrée devra avoir des jarrets d'acier et un estomac de fer.

Nous couchons à Amoureu à la fin de la première journée.

Le lendemain, nous sommes réveillés par les cris : " au feu, au feu ! "

Vite on s'empare des objets que l'on peut saisir et on les dépose au loin. La flamme s'élance vers le ciel et pas d'eau ! Si le vent s'était levé, c'en était fait du village ; mais l'air était calme, et au moyen de la hache, on circonscrit le feu, qui s'éteint faute d'aliments.

* * *

Nous partons dans la direction de l'est, en suivant une vallée qui débouche dans la vaste plaine de Mongtsé, dernière assise du plateau de Yun-nan.

Au point de vue du relief du sol, cette province forme comme un gigantesque escalier dont le plateau de la capitale, Yun-nan-fou, serait le palier. Contre ce palier viennent s'adosser les trois versants du fleuve Bleu, du fleuve Rouge et du fleuve de Canton. Mongtsé est assis sur le dernier échelon de cette échelle dont les pieds sont baignés par le grand fleuve tonkinois.

* * *

La plaine est entièrement habitée par les Lolos, connus sous des noms différents ; la ville seule et le marché de Si-gan-so sont habités par des Chinois.

Les imprudences d'un certain nombre d'étrangers nous ont malheureusement aliéné l'esprit de la population, et la vérité ne pourra s'y faire jour que par l'influence des nouveaux chrétiens de la montagne.

* * *

Pendant notre séjour à Mongtsé, nous avons fort à faire pour contenter le pieux empressement des chrétiens à venir nous voir et la curiosité des païens.

Les visites sont continuelles, et le P. de Gorostarzu a à peine le temps de mettre ordre aux affaires de la procure.

Enfin il faut songer au départ.

Le jour de l'an chinois est proche et nous devons rentrer chacun chez nous.

Le 26 j
pour retou
chez les M
Quelle r
l'ombre en
miaotse, o
voici le pay
nous débou
dans un éd
Tout le y
cheval au n
Ma vieill
bout sur le
rayonnant c
" — Père,
mon fils. "
" — Bien,
A peine er
vons pour no
dardés sur no

Arrive le 3
l'année 26 de
La chaumiè
prête à nous r
Cette nouve
conservé au f
vient et se fen
tire-bouchon, l
portes, on peut

Nouveaux détails sur les Miaotse

Le 26 janvier nous nous séparons : le P. de Gorostarzu pour retourner chez les Long-jen ; le P. Kircher et moi chez les Miaotse.

Quelle route ! des pierres et des rochers. L'eau est rare ; l'ombre encore plus. On aperçoit quelques villages poula ou miaotse, où la Bonne Nouvelle est encore inconnue. Enfin voici le pays des mamelons. Nous tournons tout autour et nous débouchons sur la toute petite vallée, nid de verdure dans un édreton de pierres, qui a nom Loutoukeu.

Tout le village est sur la place et nous descendons de cheval au milieu des sourires et des acclamations.

Ma vieille "parente", chez qui nous demeurons, est debout sur le coin de la porte, fière de son rôle et le visage rayonnant de joie.

" — Père, me dit-elle tout bas, on est en train de marier mon fils. "

" — Bien, lui dis-je, je veux être de la noce. "

A peine entrés, notre chambrette se remplit et nous n'avons pour nous éclairer que la lumière des yeux qui sont dardés sur nous.

* * *

Arrive le 30 janvier, veille du jour de l'an chinois, de l'année 26 de S. M. l'empereur Kouang-Su.

La chaumière bâtie par les chrétiens pour le Père, est prête à nous recevoir ; nous déménageons.

Cette nouvelle maison n'est pas un chef-d'œuvre : on a conservé au plancher la pente du terrain ; les murs dévient et se fendent en tous sens, les poutres ont l'air de tire-bouchon, les portes ne se ferment pas, mais il y a des portes, on peut dire que le Père possède une chambre.

A côté, c'est l'église, formée de quatre murs à hauteur d'hommes. Dès le soir même elle est pleine de chrétiens debout, faute de bancs, et priant, sinon avec ferveur, du moins avec un entrain qui force à se boucher les oreilles.

Le P. Kircher enseigne les prières et je l'aide de mon mieux. Elles sont récitées en chinois. Partout, même dans les coins les plus reculés, on trouve quelqu'un connaissant cette langue. Cette circonstance facilite notre apostolat ; nous pouvons pénétrer tout de suite au milieu de ces races innombrables.

Les Lolos sont, à ce point de vue, les plus arriérés ; mais les Miaotse (qui l'aurait cru !) ont une extrême facilité à parler le chinois.

Personne cependant ne comprend un mot des prières débitées ; elles sont purement officielles, elles forment simplement un lien extérieur, un signe sensible pour réunir les chrétiens en une même société et les faire participer à une même cérémonie.

Mais si on s'en tenait à cela, on n'aurait qu'un simulacre d'Eglise ! Il reste à se servir de leur propre langue pour leur enseigner la doctrine.

Nous nous installons donc dans une chambre ; chacun de nous prend possession d'un coin et remplit de son mieux son ministère.

*
* *

“ — Maintenant, dis-je à mon confrère, je n'ai pas apporté mon appareil photographique pour rien, et je serais heureux de croquer quelques Miaotse ; je sais combien c'est difficile... ”

“ — Pas du tout, pas du tout, réplique-t-il, êtes-vous prêt ? ”

“ — À l'instant. ”

“ — C'est bien !... Pomei ! ”

ve
la
plu
que
“
l'ap
vou
sera
N
face
enco
tif,
tant
Mc
Ch
music
neur
par la
qui ré
entre
le secr
Or,
jamais
cet ins
Quel
deux j
disposit
lèvres.

Pomei paraît :

“ — Que veut le Père ?

“ — Va prendre ton beau turban et reviens vite, le Père veut te photographier. ”

Et elle s'en va, puis elle revient, elle se laisse placer, et je la tire, souriant encore au sacramental : “ Ne bougeons plus ! ”

Je parcours le village ; voici deux jeunes femmes, je braque mon appareil, je les appelle... c'est fini.

“ — Parfait, dis-je à mon confrère ; mais, vous savez, l'appétit vient en mangeant ; j'ai tiré des instantanés, je voudrais maintenant essayer des poses, et mon bonheur sera complet. ”

Nous étalons une couverture blanche contre le mur, face à l'orient, et, le soir, au moment où le soleil éclaire encore les collines, nous faisons passer sous l'œil de l'objectif, les types les plus divers et les costumes les plus variés, tant des *poula* que des *miaotse*.

Mon ambition monte encore plus haut.

Chez les Miaotse, comme chez les Lolos, l'instrument de musique, que nous appelons *guimbarde*, est en grand honneur chez les jeunes filles. Dans le bourdonnement produit par la lame vibrante, elles savent découvrir des sentiments qui répondent à leurs sentiments ; et elles peuvent ainsi entre elles entretenir une conversation dont nul autre n'a le secret.

Or, chez les Lolos, malgré toute mon influence, je n'ai jamais pu décider les artistes à poser devant l'objectif avec cet instrument.

Quelle a été ma surprise, quand ayant exprimé ce désir, deux jeunes filles se sont avancées pour se mettre à ma disposition. Vous voyez la guimbarde prise entre leurs lèvres.

* * *

D'où vient donc cette race miaotse ? Grave problème. Elle n'a conservé aucun document, aucune tradition ; par son caractère et son esprit, elle diffère presque autant des Lolos que des Chinois. Elle se conserve intacte dans sa vie nomade. Elle parle souvent la langue chinoise mieux qu'un Chinois lui-même et, cependant, est séparée de ce peuple par un abîme. Je n'ose aborder cette question, d'un intérêt ethnologique capital, mais bien ardue.

Nous voici au 1er février 1900. En ce jour, tombe la grande fête annuelle des Miaotse, celle que les Chinois appellent *tchai-hoa-chan* (danse de la montagne fleurie).

J'étais curieux d'y assister, car les Chinois font courir sur elle bien des légendes saugrenues, auxquelles, par pudeur, je n'ose, même de loin, faire allusion.

Nous partons. Le jour est gai et les Miaotse encore plus ; ils ont pris leurs beaux habits, et, pour se donner du ton, ils portent, qui un fusil, qui une lance.

Le sentier traverse plusieurs villages. Beaucoup qui seraient restés à la maison, s'empressent de se joindre à nous. Hommes, femmes, enfants, forment une longue ligne ondulante ; elle s'enfonce dans un col, ressort par un autre, dessinant autour des mamelons comme un immense collier aux vives couleurs.

Et voilà que ces bons et simples enfants de la montagne qui m'ignoraient il y a une heure, m'appellent : " Père ! " ils me sourient, ils m'entourent, ils me parlent, ils me nomment leur village, leur famille, comme si je pouvais d'un mot, les rendre heureux.

O Jésus ! descendez au milieu d'eux, frappez à la porte de leur cœur : il est prêt. Si je puis, faible instrument, aider votre amour à en faire la conquête, moi aussi, je suis prêt.

* * *

Nous
feuillag
de Kin
vaste pi
un mât.
et d'alle
but de n
tielle po
Toute
groupe r
avec leu
veux rel
veux for
et leur cc
res et leu
jupe avec
se fermen

Quelque
les rangs.
" — Père
lieu sûr ; o
" — Que
et amenez-
L'ordre e
faufiler à
rendre com
avaient été
même l'honi
chée. . . une

Nous arrivons. Dans le fond du vallon, à travers le feuillage, on aperçoit quelques chaumières, c'est le village de Kimoutche, habité par des Poula. En contrebas, une vaste place est encombrée de monde et au milieu est planté un mât. Je fais signe à mon entourage de traverser la place et d'aller se porter de l'autre côté. Ce mouvement a pour but de me placer entre le soleil et la foule, condition essentielle pour la photographie.

Toute cette foule est divisée par groupes, et chaque groupe représente une tribu. Vous avez là les Hmong-Pee avec leur immense turban, les Hmong-biu avec leurs cheveux relevés en corne, Hmong-Naplong avec leurs cheveux formant demi-cercle, les Hmong-Tleou avec leur mître et leur collet marin, les Hmong-Djo avec leurs tresses noires et leurs habits de fleurs. Toutes les femmes portent la jupe avec mille plis, et, lorsque je passe, toutes les bouches se ferment et tous les regards se tournent vers moi.

* * *

Quelques Chinois aux allures louches se faufilent dans les rangs. J'entends chuchoter :

— Père, on nous demande de déposer nos armes en lieu sûr ; on nous les rendra après la cérémonie.

— Que chacun garde ses armes, crierai-je à voix haute, et amenez-moi le premier qui tentera de s'en emparer. ”

L'ordre est aussitôt transmis et j'aperçois les Chinois se faufler à travers les broussailles et s'enfuir pour aller rendre compte de leur défaite. J'appris le lendemain qu'ils avaient été envoyés par un émissaire du mandarin, et j'eus même l'honneur, dit-on, d'être menacé d'avoir la tête tranchée. . . une autre fois.

* * *

Lorsque la curiosité est satisfaite, les groupes se reforment ; des chants discrets et monotones s'élèvent de tous côtés.

Un cercle d'hommes danse autour du mât en jouant de la monotone flûte de Pan, puis... rien !

J'étais déçu.

“ — Eh bien, demandai-je à ceux qui m'entourent, quand commencerez-vous ?

“ — Mais, Père, c'est commencé.

“ — Sans doute, j'entends murmurer des chansons, et je vais danser autour du mât. Est-ce tout ?

“ — Mais, oui, Père, c'est tout. Voyez ; déjà, la foule diminue ; chacun s'en va.

“ — Alors, dis-je contrarié, partons aussi. ”

Au fond, le sens de cette cérémonie ne m'avait pas échappé. Par tradition, elle est religieuse, comme tous les grands actes de ces peuples primitifs. On implore les bénédictions du ciel pour la nouvelle année ; mais cette raison est à peu près ignorée ou, du moins, reléguée au second plan. Actuellement, la fête a surtout pour objet de créer des relations entre gens d'une même race, trop dispersés pour se voir autrement ; on pose là le premier jalon des mariages futurs.

Il n'y a donc dans cette coutume rien que de très naturel et, loin de l'abolir, il faut au contraire l'encourager, tout comme nous encourageons les luttes chez les Lolos.

* * *

Pendant que, revenant au logis, je chevauchais avec mes pensées, trottait devant moi toute une bande de femmes Hmong-tleou (Miaotse blancs). De la tête aux pieds, elles étaient rouges comme des coquelicots. Quelle singulière idée de s'appeler blanc quand on est rouge, me disais-je !

Quelqu'un
de le ph
“ — Je
voudront
Il leur
s'arrêtent
traicturée
En arri
mon confr
“ — Eh
journée ?
“ — Te
ils m'accal
“ — Co
“ — Ils
me deman
les a rend
de café. ”
Tous ces
Poula, d'un
tranche de
cadeau au l
“ — D'o
— Combien
tout ce qu'
Pour vari
et l'on fait
avec le tem
moment, il f
L'interrog
se lèvent, pe
Entre Pot
ils vivent et

Quelqu'un, voyant que je regardais un groupe, me proposa de le photographier.

“ — Je ne demande pas mieux ; mais ces “ dames ” le voudront-elles ? ”

Il leur dit quelques mots, et trois d'entre elles aussitôt s'arrêtent et se mettent en ligne. Après les avoir “ pourtraicturées ”, je distribuai quelques perles à chacune.

En arrivant à la mission, je trouvai la maison envahie et mon confrère aux prises avec une foule de quémandeurs :

“ — Eh bien ! demandai-je, comment avez-vous passé la journée ? ”

“ — Tenez, me répondit-il, voyez tous ces braves gens-là, ils m'accablent de leurs importunités.

“ — Comment cela ? ”

“ — Ils sont venus pour me souhaiter la bonne année et me demander des médecines ; on dirait que le jour de l'an les a rendus tous malades ; mais venez prendre une tasse de café. ”

Tous ces solliciteurs indiscrets étaient de gros et grands *Poula*, d'une gaucherie impayable. Chacun était armé d'une tranche de porc enveloppée de paille, qu'il venait offrir en cadeau au Père :

“ — D'où venez-vous ? — Comment vous appelez-vous ? — Combien avez-vous d'enfants ? — Quel âge ? ” Voilà tout ce qu'on peut leur demander.

Pour varier la conversation, on disserte sur les maladies, et l'on fait durer le plaisir tant qu'on peut. Sans doute, avec le temps, on deviendra plus familier ; mais, pour le moment, il faut se contenter de sourire à tout nouveau venu.

L'interrogatoire terminé, ils s'asseyent par terre, fument, se lèvent, partent, d'autres les remplacent.

Entre *Poula* et *Miaotse* il y a peu de points de contact ; ils vivent et travaillent ensemble sans se mêler.

* * *

Chaque soir les enfants des deux races emplissent la chambre et se disputent l'attention du Père.

C'est un grand embarras, car non seulement il faut savoir répartir ses faveurs avec impartialité, mais encore vaincre ses préférences et accepter avec grâce la compagnie de tel espiègle fort agaçant, qui a pris mal-à-propos la place d'un autre de ses compagnons plus aimable et plus discret.

* * *

A ce sujet, voici un épisode de mes vacances qui montrera, sous un jour nouveau et inattendu, le caractère de ce peuple réputé sauvage et dont la délicatesse instinctive pourrait faire honneur à un peuple civilisé.

J'avais pris en amitié un gentil Miaotse d'une douzaine d'années appartenant à une famille de douze enfants.

D'une extrême propreté sur son corps et ses habits, il était doux, attentif, gai, intelligent, avec une pointe de réserve qui relevait le tout. Toujours présent quand on avait besoin de lui, il savait, chose étonnante, s'éclipser au moment voulu ; ses yeux parlaient mieux que ses lèvres et tout son visage reflétait l'intelligence de son esprit et la bonté de son cœur.

Il s'était tout de suite attaché à moi et essayait de me rendre tous les petits services qu'un enfant bien élevé rendrait à son père.

Ses camarades avaient accepté sans jalousie cette position privilégiée, et se servaient même de lui pour obtenir quelques menus cadeaux.

Or, un beau jour, il disparaît ; je m'informe et j'apprends qu'il est parti pour un village assez éloigné où il a quelques parents. Ce départ subit et sans adieu m'avait blessé.

Plusieurs jours se passent ; tout à coup je l'aperçois

jouant
pagnon
" —
venir
L'he
" —
cher. I
ouverte
" —
" —
" —
" —
invité p
" —
" —
éteint le
" — I
moi ?
" — I
" — I
" — I
qui ouvri
" — F
invitent
fourchet
" — J
Je bou
quelques
Toute
reçoit, av
menottes
Nous r
sur un lit
nous pou

jouant avec entrain sur la place du village avec ses compagnons. J'en parle à mon confrère.

“ — Oh ! me dit-il, si c'est lui, il ne manquera pas de venir nous saluer. ”

L'heure du repas arrive.

“ — Je vais voir ce qu'on nous prépare ”, dit le P. Kircher. Il va . . . et revient bientôt après, la bouche largement ouverte par un rire silencieux.

“ — Le dîner est-il prêt ? dis-je un peu intrigué.

“ — Non. . . pas de dîner. . . et le feu est éteint.

“ — Eteint ! . . . tout comme moi, et je n'ai pas faim.

“ — Ce n'est pas ça. . . Vous êtes invité. . . à dîner. . . invité par le papa, par la maman de votre petit ami.

“ — Pas possible !

“ — Comme je vous le dis, et c'est le papa qui a lui-même éteint le feu de notre cuisine.

“ — Eh bien ! vive la joie ! m'écriai-je. . . vous dînez avec moi ?

“ — Non, non, je ne suis pas invité.

“ — Alors, c'est moi qui vous prie à dîner chez nous.

“ — Dans ce cas, j'accepte, et. . . tenez, voici le petit ami qui ouvre la porte.

“ — Père, me dit-il en souriant, papa et maman vous invitent à dîner chez nous, et je viens prendre votre fourchette.

“ — J'y vais. Attends un moment. ”

Je bouleverse mes malles, je fourre dans mes poches quelques brimborions, et nous voilà partis.

Toute la famille est là jusqu'au dernier poupon ; lui me reçoit, avec un peu d'humeur ; mais j'entoure ses deux menottes d'un ruban de couleur, et le voilà calmé.

Nous nous accroupissons autour d'une poule bien assise sur un lit de carottes et mon petit ami voltige autour de nous pour nous présenter le riz et le sel.

Derrière moi j'entends le chuchotement des dames, le frôlement des jupes, et les bonnes et sympathiques figures que je trouve devant moi me donnent un magnifique appétit. On parle à cœur ouvert. Enfin, au dessert je sors mes cadeaux que je distribue à la ronde, et quand tout le monde est satisfait, j'embrasse mon petit ami sur les deux joues.

O Jésus, ô divin Maître, je dis, comme vous et de tout mon cœur : " Laissez venir à moi les petits enfants ! "

* * *

Durant nos excursions à travers le pays, j'avais été frappé de la rareté de l'eau et je m'en demandais la cause. Je crus remarquer que le sol labourable était séparé des nappes souterraines par une couche d'argile imperméable.

Percer celle-ci était l'unique moyen de se procurer en abondance le précieux liquide. Pour cela, il fallait trouver un endroit exempt de rochers à une certaine profondeur et le hasard seul pouvait m'aider. Les habitants devaient puiser à une source unique d'un accès peu facile et éloignée de 600 mètres du village le plus rapproché ; une faille sans doute avait permis à l'eau souterraine de s'élever là à fleur du sol.

Mes excursions et mes questions éveillèrent la curiosité des habitants ; ils me prièrent de poursuivre mes recherches.

" — Indiquez l'endroit où il faut creuser et nous piocherons.

" — Voulez-vous venir avec moi ? dis-je à mon confrère.

" — Non, non ; à vous tout l'honneur et tout le contraire. "

Et je partis.

J'auscuite d'abord un trou étroit et profond qui paraît humide, mais des rochers l'entourent ; le travail sera long,

difficile et coûteux. D'ici, de là, quelques champs de blé vert ; mais les gens sont trop pauvres pour en sacrifier une parcelle.

Un bosquet assez touffu attire mes regards ; tout auprès existe une petite mare desséchée depuis peu de temps ; elle est à proximité du village.

“ — Creusez là, dis-je tout à coup et venez ce soir me rendre compte du travail. ”

La nuit arrive et mes hommes aussi ; leur visage est rayonnant.

“ — Eh bien ! demandai-je avec calme.

“ — A quelle profondeur ?

A deux mètres. L'eau est claire et limpide ; on dirait un canal souterrain.

“ — Prenez garde, dit mon confrère ; vous allez passer pour un sorcier, il faut aviser.

“ — Attendons à demain et, si la nouvelle est vraie, je ferai creuser un puits dans votre village, on ne trouvera pas d'eau et ma réputation d'honnête homme sera rétablie. ”

* * *

Le lendemain avant déjeuner, nous courons à l'endroit ; des femmes y puisaient déjà. On avait creusé en biais en contournant la roche, et tout juste au-dessous une belle source courante s'était ouvert un lit. L'eau coulait au-dessus de la couche imperméable et rien n'était plus facile que de la capter.

Cette nouvelle source se trouve tout à côté du village poula, et les Miaotse émerveillés veulent en avoir une dans leur village.

C'est là que je réussis à me réhabiliter aux yeux des gens. A l'endroit que j'indiquai, au pied d'un énorme rocher, on creusa, on creusa ; mais hélas ! je n'eus pas la

gloire d'être un nouveau Moïse, car, au moment où je parlais pour retourner à mon poste après deux mois d'absence, le trou était déjà profond sans que l'eau parût encore.

* * *

Partir ! Depuis longtemps, bien longtemps, ce mot cruel ne m'avait si douloureusement ému. Je croyais que l'amour de mes chers Guipa avait envahi tout mon cœur et ne laissait place à aucune autre tendresse ; mais, au contact de ces enfants plus petits, plus misérables, plus délaissés, à la vue de ce peuple plus caché, plus méprisé, plus détesté, j'ai senti en moi une nouvelle vigueur, une jeunesse et une nouvelle fraîcheur.

Et moi-même surpris de ce nouveau printemps
Je me mis à pleurer comme on pleure à vingt ans.

Et cependant il faut partir.

* * *

Nous sommes arrivés au 16 février 1900. Mon confrère et moi nous devisons assis l'un à côté de l'autre. Sur la table sont étalées toutes les photographies que nous avons prises ensemble ; nous passons de l'une à l'autre.

Tout à coup, à 8 heures, la porte s'ouvre. Des hommes, des femmes, des enfants, entrent les uns après les autres, s'installent, se pressent, se serrent en silence. Lorsque la chambre est pleine, ma bonne vieille parente prend la parole et me dit :

“ Père, vous avez été bien bon pour nous tous et vous partez demain. Permettez à vos enfants de venir passer la

veillée a
vous pr
mais.”

je n'en
été entre
primer n

Tout à
un lot de

“ — P
les leur d

“ — O
reux ne s

“ — M

J'exhib

la surpris

Mon co

la longue

l'offre avec

triple atch

La soiré

tendu, et l

rire, un de

Je me su

nouveau et

verser le dc

à Amitcheo

Il n'y a p

village en v

difficultés,

me conduir

veillée avec vous afin que vous les consoliez. Nous voulons vous prouver que nous ne vous oublierons jamais... jamais."

je n'eus pas le courage de répondre. Mes paroles auraient été entrecoupées de sanglots. Que faire cependant pour exprimer mes sentiments ?

Tout à coup je me souviens que j'avais acheté à Mongtse un lot de magnifiques rubans français.

" — Père, dis-je à mon confrère, me permettez-vous de les leur distribuer ?

" — Oui, oui, faites-le, car, je sais bien que le plus heureux ne sera pas celui qui recevra.

" — Merci. "

J'exhibe mon dernier souvenir et l'émotion s'efface sous la surprise.

Mon confrère tient en main le ruban déroulé : je mesure la longueur déterminée, la même pour tous ; je coupe et je l'offre avec un sourire, qui m'est payé par un double, un triple *atcheou* (merci) parti du cœur.

La soirée se passe à babiller sur tout ce qu'on a vu, entendu, et peu à peu, après un dernier mot, un dernier sourire, un dernier regard, on se sépare pour aller se coucher.

* * *

Je me suis déterminé à revenir par un itinéraire tout nouveau et en pays entièrement inconnu. Il s'agit de traverser le domaine des Poula et de rejoindre la grande route à Amitcheou.

Il n'y a pas de chemin et il faudra se faire conduire de village en village ; la chose du reste ne souffrira pas de difficultés, grâce à un Miaotse et à un Poula chrétiens qui me conduiront.

Aujourd'hui 17 février, je n'irai pas loin et mon cher confrère veut bien m'accompagner jusqu'à Lotopeu

Nous voici donc en selle, inutile de dire que tout le village est là. On me prie de revenir dans 4 ou 5 mois, et je le promets, certes.

Les enfants, garçons et filles, nous accompagnent jusqu'au fond de la vallée. Peu à peu nous montons et, au moment de disparaître derrière le plus haut mamelon, j'entends encore les échos m'apporter les derniers cris et les derniers saluts.

Deux heures après, nous traversons la limite des villages miaotse et nous mettons le pied sur le sol des Poula.

Il est donc temps de parler de ce peuple.

* * *

Je ne m'occupe ici que des *pochlouma*, ou Poula blancs.

D'abord cette peuplade occupe à elle seule et sans mélange hétérogène tout le pays, c'est-à-dire la haute chaîne de montagnes qui borde la plaine d'Amitcheou à l'est. Mais, le plus, elle s'étend, mêlée aux Miaotse, aux Lonjen et aux Chinois, entre Mongtse et Kaihoa et descend, au sud, presque jusqu'au Tonkin.

Les Poula, hommes et femmes, sont solidement et même assez grossièrement bâtis ; les hommes sont de gros et grands gailhards et les femmes de vraies viragos.

Les hommes portent un turban noir, une veste en laine et un pantalon de même couleur. Ce costume sévère fait encore ressortir la dureté des traits. Les femmes et les jeunes filles portent, comme coiffure, sur la tête, un treillis formé de pointes d'étain ou d'argent surmonté de flocons de laine rouge.

Au point de vue du caractère, la femme poula est une bonne mère de famille, plus pratique que tendre, et en cela elle diffère beaucoup de la femme miaotse.

J'ai
tique d
fiancée,
reçue
jours, e
d'où eil
viendra
cher, ce
Chez
les garç
lines et f
c'est ce q

De mên
aucun aut
superstitie
On les a
pas deman
fice ! Le
ophtalmie,
n'étaient p
était le seu
Toutefoi
par contre,
mes sont f
le sulfate de
demandé et

Bon nomb

J'ai eu le plaisir d'être invité à une noce. La caractéristique de cette cérémonie chez les poula est que la jeune fiancée, accompagnée de ses filles d'honneur, au lieu d'être reçue dans la maison du fiancé, est logée pendant trois jours, en-dehors du village dans une hutte de branchages d'où elle ne sort que pour retourner chez elle. Elle ne reviendra que lorsque son fiancé viendra, lui-même la chercher, ce qui a lieu au bout de trois ou quatre mois.

Chez les Poula, dans la nuit qui précède le jour de l'an, les garçons et les jeunes filles parcourent les bois et les collines et font retentir les échos de leurs chansons enfantines ; c'est ce qu'ils appellent " appeler les petits oiseaux. "

* *

De même que les Miaotse, les Poula n'ont ni pagode ni aucun autre signe extérieur de religion ; mais ils sont fort superstitieux.

On les accuse d'avoir le mauvais ceil. Que de fois n'a-t-on pas demandé au P. Kircher une médecine contre ce maléfice ! Le Père lui-même, ayant été atteint d'une légère ophtalmie, ne put convaincre les Miaotse que les Poula n'étaient pour rien dans cette inflammation et que le soleil était le seul coupable.

Toutefois si les Poula n'ont pas le mauvais ceil, ils ont par contre, de très mauvais yeux. Presque toutes les femmes sont plus ou moins atteintes de maladies des yeux et le sulfate de zinc est, de tous les médicaments, le plus demandé et heureusement le moins coûteux.

* *

Bon nombre de villages poula se sont déclarés chrétiens,

tant chez le P. de Gorostarzu que chez le P. Kircher ; mais, ce premier pas fait, il leur reste le plus difficile et le plus essentiel à accomplir. Quand pourront-ils progresser dans la bonne voie ? Pas de missionnaire, pas de catéchistes. Et que de difficultés offre l'apostolat dans un pays où l'on parle quatre ou cinq langues différentes et où toutes ces races se coudoient sans se mélanger ? Il faut attendre du Bon Dieu et du temps la solution de ce problème.

*
* *

Revenons maintenant à notre point de départ. Nous voici en pays poula. De maigres collines où paissent des troupeaux de bœufs et de chevaux ont remplacé les mamelons ; une terre jaune semble couvrir le pays d'une poussière de ruines et Lotopeu apparaît là-bas comme accroché aux flancs d'un rocher. De loin, c'est poétique comme un tableau ; mais, de près, c'est misérable comme l'entrée d'un désert.

*
* *

On ne nous attendait pas ; aussi sommes-nous un peu reçus au pied levé.

On nous loge d'abord dans une maison dont la façade promettait un certain confortable. Nous montons et nous nous trouvons sur un plancher dont trois côtés n'existent pas. Sur les deux bouts la vue s'enfonce dans un ravin, sur le troisième côté un rocher à pic distant de deux mètres nous défend mal contre la bise, les habitants comprennent leur faute et nous invitent à loger ailleurs.

Cette fois nous sommes bien enfermés et la fumée, qui monte de la cuisine, nous donne entre autres sensations,

une sensation de chaleur. Du plafond descendent des rangées de pains de maïs et de longes de lard. Pour marcher il faut se plier comme un voleur se faulant derrière une haie ; aussi faisons-nous hâtivement notre lit sur le plancher pour nous y installer et n'en plus bouger.

Où sont les cris et les rires des enfants ? Mon cœur s'émeut à ce doux et cher souvenir ; je revois toute cette vie de deux mois, nos longues conversations, nos intimes causeries et nos silences plus intimes encore !

Que le Bon Dieu soit béni et que ces jours soient pour le missionnaire une nouvelle source de force et de dévouement !

* * *

La nuit n'est pas encore bien avancée que nous sommes déjà avec tous ces braves gens sur le pied d'une bonne familiarité. Les vieilles arrivent à la queue leu leu nous demander des médecines pour les yeux ; je distribue tout ce qui me reste de sulfate de zinc et de sulfate de cuivre ; mais je prévois que les résultats seront piètres et que ma réputation de médecin est fortement menacée.

Le lendemain 17 février, il faut nous séparer ! Tout le village est sur pied et c'est entre deux haies que mon cher confrère descend le ravin et disparaît bientôt à ma vue. Aujourd'hui même il reverra ses enfants. Oh ! ce n'est pas sans émotion que j'appris plus tard qu'à son retour il fut obligé de faire circuler ma photographie sous les yeux de tout son monde.

* * *

A partir de Lotopeu, j'entre dans un pays nouveau. Plus de Miaotse, plus de Long-jen, encore moins de Chinois, mais uniquement des Poula.

Je me faisais une fête de pénétrer dans ce pays au milieu de ces montagnes que nul œil européen n'a encore aperçues.

Nous montons peu à peu, en nous dirigeant directement vers le Nord ; mais, au lieu de forêts ombreuses et de ruisseaux en cascades, c'est le désert dans toute son horreur : des gorges arides, des précipices sans fond.

A 10 heures nous atteignons Mitché, formé de quelques huttes bâties sur le penchant d'un morne plateau.

A Varedjze, une flaque d'eau réjouit un peu la vue. Puis on s'enfonce dans une gorge de pierres, de rocs et de cailloux, où quelques jeunes filles sont en quête de brindilles de bois.

*
* * *

Au sortir de la gorge, voici un magnifique village, c'est Diédjémi qui forme un gai contraste avec l'horreur du pays.

Nous rencontrons des femmes joufflues et pleines de santé, chargées chacune d'un énorme fagot de bois, puis cinquante-gros gaillards, tous à cheval ; ils reviennent de porter du fumier dans les champs.

Les bâts des chevaux ne ressemblent en rien aux bâts usités dans tout le Yun-nan. Ils sont exactement semblables à ceux du Thibet. Ces Poula seraient-ils originaires de ce dernier pays ? c'est bien possible et très vraisemblable.

Ce qui m'étonne encore davantage, c'est de rencontrer une population aussi vigoureuse dans un pays aussi affreux. Et dire qu'il suffirait de s'y installer pour gagner à Jésus-Christ toute cette population !

Nous continuons notre route ; un immense effondrement nous sépare d'un autre versant.

Tout au fond on aperçoit quelques toits que l'on prendrait pour une taupière, c'est Lapoutlou que nous atteignons par une descente vertigineuse.

Voici enfin un ruisseau ; nous le franchissons pour remonter de nouveau.

Nous atteignons San-Kia, habité non plus par des Poula, mais par des Nasepou, que les Chinois appellent spécialement "Lolos", bien qu'ils ne soient pas plus Lolos que toute autre tribu.

Maintenant nous voici à l'ombre, dans la boue et le lit fangeux d'un ruisseau. Nous avons l'air de pénétrer sous terre et ce n'est qu'après un parcours de quatre kilomètres que nous sortons enfin de ce dédale sombre et humide.

Puis des toits plats, un marché : c'est Matchecho, situé sur la route qui relie Kaihoa à Amitcheou ; demain, par une longue descente, j'irai coucher dans cette dernière ville, pour reprendre la grande route qui me conduira chez moi.

* * *

Le 23 février j'arrive à Lou-mei-y, dans ma chère résidence.

Je reviens plus jeune, plus zélé, plus fervent, plus décidé à me consacrer tout entier à ce bon et bien aimé peuple. Il y a dix ans et plus que je vis au milieu de lui, et ma tendresse pour lui ne s'est pas refroidie, et mes espérances n'ont point diminué, et ma foi en lui n'a pas faibli.

Que Dieu soit béni dans son amour et dans ma faiblesse !

L'Œuvre scientifique des missionnaires

NOUS avons coutume d'ouvrir notre premier numéro de janvier par un rapide aperçu sur les événements qui, dans l'année écoulée, ont tour à tour attristé ou consolé l'apostolat catholique. Au moment où, fidèles à cette tradition, nous réunissons les éléments de ce compte rendu, nous avons constaté que si l'heure actuelle est une des plus sombres de l'histoire de l'Église et si rarement les missions ont été plus menacées dans leur recrutement, nous ne pouvions cependant formuler encore que des craintes trop légitimes, hélas ! D'un autre côté, en dehors de persécutions partielles et des preuves de la marche toujours progressive de l'apostolat, nous ne pouvions signaler aucun de ces événements qui émeuvent et soulèvent l'opinion. Aussi avons-nous remplacé le tableau habituel par un article sur le rôle scientifique des missionnaires, sur les services rendus par eux, même à la civilisation matérielle.

Rien n'est d'ailleurs plus opportun et plus actuel. Jusqu'à ces dernières années, en effet, les missionnaires n'avaient jamais été discutés et les adversaires les plus notoirement hostiles à l'Église s'arrêtaient respectueux devant l'héroïsme et le patriotisme de l'apostolat. Aujourd'hui tout est bien changé : outre ces accusations bruyantes et calomnieuses qui ont du moins l'avantage de provoquer de lumineuses et magnifiques protestations, il n'est pas rare, dans des livres récents, écrits souvent, du reste, avec talent, de voir traiter par un silence dédaigneux les plus hautes personnalités

apost
créat
dis q
ouvra
passer
rer le
des qu
matiq
les cat
et pré
les cor
fier.
C'es

Bien
mission
conséq
pas de
connaiss
mieux fa
de plus
plus util
Rappel
phie, à la
à la Mété

De tou
qui a le p
leur a d
des trava
leurs serv
en effet, l

apostoliques, hier encore acclamées comme les véritables créateurs et les bienfaiteurs des colonies européennes, tandis que de nombreuses pages rehaussent, dans le même ouvrage, le rôle obscur de résidents qui n'ont fait que passer. Le parti pris est certes par trop évident pour égayer le jugement de ceux qui s'occupent avec impartialité des questions coloniales ; mais, à la longue, ce silence systématique peut influencer l'opinion populaire même parmi les catholiques et faire oublier peu à peu la part glorieuse et prépondérante qui revient aux missionnaires dans toutes les conquêtes dont le monde moderne est si légitimement fier.

C'est là le but du travail suivant.

Bien que les apôtres de la foi chrétienne soient chargés d'une mission spéciale, surnaturelle, *divine*, infiniment supérieure, par conséquent, à toute mission purement scientifique, ils ne laissent pas de contribuer, dans une très large mesure, au progrès des connaissances humaines. La civilisation a sans doute des agents mieux familiarisés avec les formules de la science ; elle n'en a pas de plus dévoués, de plus persévérants, de plus désintéressés, de plus utiles.

Rappelons brièvement les services rendus par eux à la *Géographie*, à la *Philosophie*, à l'*Histoire naturelle*, à l'*Archéologie*, et à la *Météorologie*.

I. — GÉOGRAPHIE

De toutes les sciences, c'est, sans contredit, la *Géographie* qui a le plus d'obligations aux ouvriers évangéliques. Elle leur a dû dans le passé de très importantes découvertes, des travaux de premier ordre ; elle continue à recevoir leurs services. La force même des circonstances transforme, en effet, les missionnaires en explorateurs chaque fois qu'il

s'agit de reconnaître un pays inconnu, de créer un poste nouveau, de porter plus avant la croix qui jalonnent leurs conquêtes.

Asie

Qui n'a entendu parler du P. Huc, ce rude missionnaire-voyageur, qui a immortalisé son nom en traçant, il a y un demi-siècle, un sillon lumineux à travers les ténèbres de l'Asie centrale? Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont eu la primeur de son fameux voyage en Tartarie et au Thibét.

Un missionnaire belge, le P. Constant de Deken, qui eut l'honneur d'être associé à la mémorable traversée de l'Asie centrale par Bonvalot, en a publié, en 1894, le récit. Le meilleur éloge qu'on puisse faire de son volume, c'est que la lecture en est instructive et fructueuse, même pour ceux qui connaissent le grand ouvrage de Bonvalot : *le Thibet inconnu*. Rompu de longue date aux courses dans les steppes, au courant des mœurs asiatiques, connaissant à fond plusieurs dialectes mongols, le P. de Deken a vu et noté des choses que ses compagnons n'ont point signalées.

Un Lazariste, qui peut être considéré comme l'héritier de M. Huc, c'est M. Armand David : trois voyages dans le Nord, l'Ouest et le Centre du Céleste Empire lui avaient permis de dresser des cartes de régions immenses et d'en faire connaître par des comptes rendus documentés la constitution géographique.

Dignes continuateurs des traditions de science que leur ont léguées leurs aînés, les jésuites du Kiang-nan font paraître depuis vingt ans, sous le titre de *Variétés sinologiques*, une série de monographies précieuses sur des sujets de géographie, d'ethnographie, d'histoire ou de littérature chinoises.

Com
gerie, s
minenc
et un a
sa missi
grandes
l'enthou
souveni
Mais
plus à
continen
laissée e
cœur, me
son ordre
craine et
der de le
des lacs
premières
à proper
géographi
Hacquart,
Son nor
dont il fau
lent : la
Afrique : i
des problè
ment de l
l'esclavage,
d'éloquence
mouvement
esclavagiste

Afrique

Comment ne pas nommer tout d'abord le cardinal Lavigerie, si grand par le talent, l'éclat des œuvres et la prééminence du rang hiérarchique ? A peine âgé de quarante et un ans, il est promu archevêque d'Alger. Il se dévoue à sa mission avec sa haute intelligence, avec sa passion des grandes choses, avec un zèle incessamment entretenu par l'enthousiasme qu'éveillent dans son âme les immortels souvenirs qui l'entourent.

Mais bientôt l'héritage des Dupuch et des Pavy ne suffit plus à son ambition. Voilà qu'il convoite, dans le massif continent, la partie centrale, encore inoccupée, encore laissée en friche par l'apostolat. Alors, d'une pensée de son cœur, *mente cordis sui*, naît une famille de prêtres qui, sur son ordre, se jetteront hardiment en pleine barbarie africaine et iront arroser de leurs sueurs, quelques-uns féconder de leur sang, soit des landes sahariennes, soit les rives des lacs mystérieux où le Nil et le Congo puisent leurs premières eaux. Sans doute, le cardinal Lavigerie n'a pas, à proprement parler, fait œuvre de géographie ; mais la géographie lui doit toute une légion de travailleurs, Mgr Hacquart, le P. Delattre, et tant d'autres.

Son nom restera encore lié à la création d'une entreprise dont il faut remonter au moyen-âge pour trouver l'équivalent : la croisade anti-esclavagiste. Dès son arrivée en Afrique : il s'était préoccupé de la solution du plus grave des problèmes sociaux du noir continent : l'affranchissement de la postérité de Cham. Pour guérir cette plaie de l'esclavage, dont Livingstone avait déjà signalé avec tant d'éloquence et d'indignation les horreurs, il souleva un mouvement immense d'opinion et constitua l'œuvre anti-esclavagiste. Il ne pouvait plus noblement couronner sa

carrière, ni mieux justifier le mot qu'il avait choisi pour devise : *Caritas* !

Si la France compte au nombre de ses grands hommes le premier archevêque d'Alger et de Carthage, l'Italie, elle, revendique pour un de ses fils les plus illustres, l'apôtre de l'*Abyssinie*, le cardinal Massaja, qui était le doyen de tous les évêques missionnaires lorsqu'il mourut à Naples le 6 août 1889, après une carrière des plus accidentées.

Le Pape Léon XIII, comprenant de quelle utilité serait pour la science géographique, la publication des souvenirs du patriarche de l'Afrique orientale, lui ordonna d'écrire l'histoire de ses " 35 années de séjour dans la haute Ethiopie ", et le cardinal capucin employa les dernières heures de sa vieillesse à dicter les pages d'une autobiographie des plus précieuses pour la géographie, l'histoire et l'ethnographie des peuples abyssins et gallas.

En descendant vers le Sud, à travers les déserts des somalis, nous arrivons au *Zanguebar*, qui nous rappelle le nom du supérieur général actuel de la Congrégation du Saint-Esprit, auteur de monographies érudites et exquises sur le Kilima Ndjaro, les Massais, les Pygmées.

Sur *Madagascar* nous devons aux R.R. P.P. Roblet et Colin, une œuvre cartographique importante. Le P. Roblet n'a pas consacré moins de trente années à l'étude du centre de l'île. Aussi a-t-il exécuté, d'après toutes les règles de la science, un travail topographique considérable.

N'oublions pas un autre missionnaire qui avait, par ses voyages dans le *Damaraland*, conquis une juste notoriété dans le monde savant, le P. Charles Duparquait, membre correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris et de la Société de Géographie de Lisbonne. Au mois de décembre 1866, il inaugurait par une excursion dans le royaume de Huille la série de ses reconnaissances dans le bassin du Counéné et du Zaïre, et il était supérieur de la mission du *Congo*, lorsque, au mois d'août 1877, Stanley y

parvint après avoir achevé la plus retentissante expédition géographique de ce siècle.

La trouée ouverte à travers l'*Afrique centrale*, par le Christophe Colomb du Noir Continent, livra passage à une légion d'apôtres poussés par l'ambition de tracer le signe de la Rédemption sur les grands lacs équatoriaux.

Parmi les nombreux missionnaires lancés dans cette voie nouvelle quelques-uns ont droit à la gratitude des savants : M. Coulbois, pour ses Mémoires sur le Tanganika ; le R. P. Guillemé pour ses excursions dans la région avoisinant le Nyassa ; le P. Schynze, pour son exploration et sa carte des pays situés à l'ouest du Victoria-Nyanza, reproduites l'une et l'autre par les *Mittheilungen* de Petermann ; Mgr Augouard, pour ses études sur les indigènes de l'Oubanghi, études auxquelles l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris consacra, en 1889, les premiers arrérages de l'important prix quinquennal Garnier.

Au *Gabon*, dans le domaine ajouté à notre empire africain par M. de Brazza, nous retrouvons le P. Le Roy, transporté des rivages du Zanguebar aux rives de l'Ogooué. Au cours de la route, son bâton de voyage s'était recourbé en crosse épiscopale ; mais le surcroît d'honneurs, de responsabilités et de peines imposé au nouvel évêque du Gabon ne l'empêcha pas d'obtenir aussi, de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le prix Garnier, pour une monographie des Adoumas. Peu après, le P. Trilles faisait, pour le compte de la France, un voyage de vingt mois à travers le pays fang.

Traversons le Niger : voici le *Benin*, le *Dahomey*, la *Côte d'Or*. Les prêtres de la Société des Missions Africaines de Lyon ont parcouru en tous sens, pour les civiliser et les bénir, ces régions de l'Afrique occidentale, fraternisant avec toutes les familles de peuples campés sur les rives du Niger, de l'Ogoun, de l'Okpara, du Volta et du Cavally.

Les noms de Mgr Chausse, des PP. Zappa, Baudin, Chautard, Pied, Dorgère, Courdioux, Borghero, etc., évoquent le souvenir de travaux dont la science a bénéficié. On nous permettra de rappeler que les lettres du P. Borghero furent longtemps la source unique où puisèrent les publicistes qui, en France, en Italie, en Angleterre, entreprirent de parler du Dahomey. Dès la fin de l'année 1861, le P. Borghero faisait le voyage d'Abomey, séjournait plusieurs semaines dans la sinistre capitale, obtenait une audience du roi Gréré, père de Behanzin ; mais il constatait l'impossibilité absolue de fonder un foyer de civilisation chrétienne dans l'abominable cité. C'est au général Dodds qu'était réservé l'honneur de mener à bien, trente ans plus tard, l'œuvre de régénération ambitionnée par le missionnaire.

Au nord et à l'est du Dahomey, déjà les messagers de la Bonne-Nouvelle ont jalonné de croix les routes conduisant au *Soudan* : à Kita, à Bida, à Tombouctou. Par delà le Tchad, à El-Obeïd, à Khartoum, à Gondokoro, le profil de quelques pauvres clochers nous apprend que l'homme de Dieu avait remonté jusque-là le fleuve égyptien ; hélas ! ce ne sont plus que des ruines abritant des tombes. L'insurrection mahdiste a détruit de fond en comble l'œuvre de Mgr Comboni.

Amérique

Plusieurs Pères Oblats du *Canada* ont contribué pour une part considérable à la reconnaissance des bassins du Mackensie et des autres fleuves qui se déversent dans l'océan Glacial ; mais aucun ne l'a fait avec autant de succès que le P. Petitot. Notre Bulletin lui doit de nombreuses études sur les coutumes, les idiomes, les traditions, les légendes des peuplades montagnaises et esquimaudes. La Société de Géographie de Paris lui décerna une médaille

d'or et publia à ses frais la carte qu'il avait dressée de l'Amérique hyperboréenne.

Que de détails sur les Indiens des *Etats-Unis*, de la république de l'*Equateur*, des *Guyanes*, du *Bésil*, de la *Patagonie* seraient ignorées si, de ces diverses contrées des deux Amériques, Mgr Salpointe et les PP. de Smet, jésuite, Pedro, dominicain, Emonet et Brenetti, spiritains, etc., et les Salésiens de Turin n'avaient daté plusieurs volumes de correspondances.

Océanie

Les noms des PP. Maristes Maigret, Pompallier, Jaussen, Rouchouse, Bataillon, Epalle, Douarre, nous reportent à l'âge héroïque des missions polynésiennes. Dès l'année 1834, le P. Louis Maigret s'installait aux îles *Gambier*. En 1837, Mgr Bataillon abordait aux îles *Wallis*. En 1843, Monseigneur Douarre fondait la mission de la *Nouvelle-Calédonie* et, dix ans après, ses missionnaires prenaient à l'annexion de cet archipel au domaine colonial de la France une part très active et très glorieuse.

Sur le continent voisin de la terre néo-calédonienne, en *Australie*, l'œuvre régénératrice de l'apostolat s'est signalée en ce siècle par des merveilles dont on peut suivre le développement dans les publications de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. En 1838, ses Annales publiaient une longue correspondance dans laquelle le P. Ullathorne (mort, en 1889, évêque de Birmingham) décrivait ses excursions dans la *Nouvelles Galles du Sud* et, quarante ans plus tard, en 1878, les *Missions* ont raconté l'étonnante création de la colonie bénédictine de la *Nouvelle-Nursie*, cet embryon de ville fondée en pleine colonie australienne par quelques bénédictins espagnols et Italiens. C'est une réédition des pages les plus touchantes de l'histoire des

Moines d'Occident qui défrichaient, il y a dix siècles, les forêts de la Grande-Bretagne et de la Germanie.

C'est hier seulement que les archipels de la *Polynésie centrale*, les îles Gilbert et Ellice, ont entendu la Bonne Nouvelle et déjà le P. Hartzler leur a consacré un volume (*Les Îles Blanches de la mer du Sud*) qui a obtenu les suffrages des plus éminents géographes.

Au nord de l'Australie, la *Nouvelle Guinée*, peuplée d'anthropophages dont la réputation sinistre avait, jusqu'à nos jours, éloigné les navigateurs, n'a reçu qu'il y a dix-huit ans ses premiers missionnaires. Le 1er juillet 1885, le P. Vérius débarquait à Yule Island. Les travaux d'installation terminés, il procéda à l'exploration de la région avoisinant le Hall Sound et ses lettres révélaient au monde savant l'existence du Paimono, auquel il donna le nom de fleuve Saint-Joseph. En 1886 et 1887, le missionnaire et son confrère le P. Couppé entreprirent cinq nouveaux voyages pour reconnaître la direction du fleuve depuis les multiples embouchures de son delta jusqu'au point où il cesse d'être navigable. Ces diverses explorations ont permis d'ajouter quelques traits inédits à la carte encore si incomplète de la Papouasie. Appréciant les mérites du P. Vérius, son vénérable archevêque, Mgr Navarre, voulut partager avec lui les honneurs et le fardeau de l'administration ; il obtint de Léon XIII un bref qui fit de ce missionnaire de 28 ans le plus jeune évêque de la chrétienté. Une mort prématurée devait enlever à l'apostolat et à la science Mgr Vérius, comme Mgr Hacquard, comme tant d'autres, dont l'apostolat et la science étaient en droit d'attendre beaucoup.

Heureusement ils ont laissé des héritiers de leur talent et des imitateurs de leur zèle. D'autres ont entrés dans le sillon qu'ils avaient défriché, d'autres leurs succéderont.

Après ceux-là et ceux-ci, d'autres encore continueront, et, dans la mesure compatible avec l'accomplissement de leur mandat divin, tous seront heureux de contribuer au progrès de la Géographie.

Dan
mentio
aux m
tifique

Aprè
à se lo
dans le
leur se
approfo
S'ils y
singulière
pays ne
des syll
découvri
genèse
les lois g
cela enri

Les pl
chinois c
nal, le D
naire thi
le Dictio
d'éruditi
maires, d
utiles, bie
sont repi
depuis la
maux, dep

Dans le
saint mini

II. — LINGUISTIQUE ET PHILOGIE

Dans les pages précédentes nous avons été amenés à mentionner quelques-uns des travaux philologiques dus aux missionnaires ; mais cette section de leur œuvre scientifique mérite un entrefilet spécial.

Après la Géographie, c'est la *Linguistique* qui a le plus à se louer du concours des missionnaires. A peine arrivés dans le poste lointain qui leur est assigné, et qui devient leur seconde patrie, puisqu'ils doivent y mourir, l'étude approfondie de la langue est leur principale préoccupation. S'ils y rencontrent des devanciers, cette tâche ardue est singulièrement facilitée. Mais s'ils arrivent les premiers en pays nouveau, il leur faut péniblement démêler le chaos des syllabes mystérieuses qui frappent leur oreille, en découvrir le sens, en fixer le son par l'écriture, deviner la genèse des phrases, le génie de ces dialectes, en formuler les lois grammaticales, en composer des glossaires. Et tout cela enrichit le domaine des sciences philologiques.

Les plus beaux travaux de ce genre sont le *Dictionnaire chinois* de M. Perny, le *Dictionnaire malgache* du P. Abinal, le *Dictionnaire siamois* de Mgr Pallegoix, le *Dictionnaire tibétain* de M. Desgodins, le *Dictionnaire coréen*, le *Dictionnaire somali*, etc. A côté de ces monuments d'érudition se placent des centaines de lexiques, de grammaires, de traductions, œuvres plus modestes, mais bien utiles, bien pratiques, bien méritoires. Toutes les langues sont représentées dans cette encyclopédie philologique, depuis la langue des Maoris jusqu'à la langue des Esquimaux, depuis le kisouhahili jusqu'au tamoul.

III. — HISTOIRE NATURELLE

Dans les loisirs bien rares que lui laisse l'exercice du saint ministère, l'homme évangélique demande souvent à

la Botanique, à la Minéralogie et à la Zoologie de profitables distractions. Il prend note des plantes utiles, étudie les roches, ramasse les insectes, empaille des oiseaux. Quelques missionnaires, d'une aptitude exceptionnelle, se sont même illustrés par les découvertes qu'ils ont faites dans le domaine des sciences naturelles.

Nous avons déjà parlé de M. Armand David comme explorateur ; il était plus célèbre encore comme naturaliste. Il avait recueilli en Chine, en Mongolie, en Tartarie, au Thibet, et envoyé au Muséum de Paris d'immenses collections de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, de poissons, de mollusques, d'insectes, de plantes et de minéraux, dans lesquelles se comptent par milliers les espèces nouvelles.

Un autre naturaliste de mérite, c'est le P. Camboué, à Madagascar. D'ailleurs, dans le clergé de toutes les missions se trouvent des amateurs qui forment des collections. Mentionnons parmi les plus actifs le P. Montrouzier, mariste, qui a étudié avec succès la faune de plusieurs îles océaniques ; le P. Cognet, qui a publié sur la flore néo-zélandaise une monographie précieuse ; le P. Hervier, conchyliologiste des plus distingués, qui avait fourni au journal de Conchyliologie de savants articles sur les coquilles de l'île de Lifou et réuni une riche collection de coquillages néo-calédoniens ; MM. Perny et Delavay, qui ont fait don au Muséum du Jardin des Plantes de Paris d'herbiers fort intéressants relatifs à la flore du Kouy-tchéou et du Yunnan ; le P. Tenyson Wood, la première autorité de l'Australie en matière de géologie et de paléontologie ; les PP. Heude et Rathouis, etc.

Ce sont ces missionnaires naturalistes qui ont, selon le mot de Chateaubriand, " ajouté des délicatesses à nos tables " et enrichi notre pharmacopée de remèdes inconnus. Quand vous dégustez une tasse de moka parfumé, avez-vous une pensée de reconnaissance pour le missionnaire qui a fait connaître ce précieux tonique ? Et le quinquina,

ce fébrifuge par excellence, n'a-t-il pas porté longtemps le nom de " remède des jésuites ", du nom des missionnaires qui l'ont importé d'Amérique ?

IV. — ARCHEOLOGIE ET HISTOIRE

Au lieu de cultiver l'histoire naturelle, au lieu d'étudier les animaux et les plantes, certains missionnaires, surtout ceux qui habitent des pays célèbres dans les annales du passé, s'occupent d'archéologie ; ils se prennent d'une belle passion pour les antiquités, pour les ruines de leurs patries d'adoption ; ils les explorent minutieusement et arrivent parfois à jeter une lumière inattendue sur des points obscurs ou erronés de l'histoire ancienne. Un maître en ce genre, c'est le P. Delattre, supérieur de Saint-Louis de Carthage. Il étudie depuis longtemps les ruines sacrées et profanes de la cité punique. Ses persévérantes et intelligentes recherches lui ont procuré une prodigieuse quantité de bas-reliefs, de vases, de lampes, d'inscriptions, de mosaïques, d'armes de bronze et de fer, de sceaux, de pierres gravées, de statuettes, de médailles, de monnaies, etc., des spécimens authentiques de l'art carthaginois du VIII^e siècle avant notre ère, et la sagacité avec laquelle le savant religieux a tiré parti de ces documents exhumés des divers points de Carthage lui a fait une réputation européenne, et lui a valu l'honneur envié d'être nommé membre correspondant de l'Institut.

C'est d'un passé plus reculé encore, d'un passé qui remonte au lendemain même du déluge, que deux Dominicains lorrains, les Pères Sébastien et Vincent Scheil recueillent les témoignages. Eux, c'est à l'assyriologie qu'ils se sont voués et c'est sur les bords de l'Euphrate et du Tigre qu'ils ont fait leurs trouvailles.

V — MÉTÉOROLOGIE

Chacun sait que c'est grâce à leurs connaissances en astronomie que les Pères Jésuites se concilièrent, au XVII^e et au XVIII^e siècles, la faveur des empereurs de la Chine. Cette tradition n'a pas été perdue et, dans bien des missions, des observatoires ont été créés : à Zikawei et à Tchang-kia-tchouang, en Chine ; à Calcutta, à Darjeeling et à Bombay, dans l'Inde ; à Tananarive (Madagascar) ; à Saint-Louis (Etats-Unis) ; à la Havane, à Sydney, etc. Les services rendus par ces établissements qui signalent l'approche des typhons si fréquents et si terribles dans les pays d'Orient et sous les tropiques ont grandement accru le prestige des missionnaires. De nombreux savants en Europe, en Asie et en Amérique, tiennent à honneur d'être en relations suivies avec les directeurs et à échanger avec eux leurs publications.

* * *

Enfin, même sans s'occuper de science, les missionnaires méritent bien de la science, quand ils mettent à la disposition des Européens en tournée d'exploration dans les pays lointains l'abri de leur toit hospitalier, l'appui de leur vieille expérience, des paroles réconfortantes s'ils sont découragés, des soins fraternels s'ils sont malades. Les relations des grands voyageurs contiennent toutes quelque page émue relatant, en termes empreints de gratitude, quelque service de ce genre. Ouvrez les récits des explorateurs Stanley, Bonvalot, Trivier, Mouhot... ; partout vous trouverez la même note reconnaissante.

* * *

On v
cent let
l'esprit
au détri
moignag
viennen
tations,
par des
reçoiven
affectée
de ce tr
tiens po
être déto
point po
jection v
On aur
laissent,
travaux a
sciences h
sont apôt
leurs rech
nes, c'est q
rects, de p
qu'ils se cc
services se
tère sacer
pionniers d
de fatigue
pierre nou
la science, i

On voit par ce rapide aperçu que les missionnaires exercent leur activité sur toutes les matières qui intéressent l'esprit humain. J'ajouterai que ce n'est ni aux dépens, ni au détriment de leur mission apostolique. En effet, les témoignages de la satisfaction du monde savant leur parviennent non seulement sous forme de chaleureuses félicitations, de distinctions flatteuses, mais se traduisent aussi par des subventions pécuniaires. L'allocation annuelle qu'ils reçoivent de la Propagation de la Foi ne peut, en effet, être affectée qu'aux œuvres du saint ministère. Pas un centime de ce trésor sacré, composé d'oboles données par des chrétiens pour des fins exclusivement surnaturelles, ne peut être détourné de sa destination. J'insiste à dessein sur ce point pour dissiper toute équivoque et répondre à une objection venue peut-être à l'esprit de quelques-uns.

On aurait tort aussi de croire que les missionnaires délaissent, pour s'occuper de science, quoi que ce soit de leurs travaux apostoliques. Tout en contribuant aux progrès des sciences humaines, les missionnaires n'oublient jamais qu'ils sont apôtres. S'ils poursuivent avec tant de persévérance leurs recherches, leurs opérations, leurs expériences profanes, c'est que ce sont des moyens excellents, quoique indirects, de procurer le bien de la religion, car les sympathies qu'ils se concilient, le prestige qu'ils obtiennent par leurs services scientifiques, profitent en définitive à leur ministère sacerdotal. Aussi est-ce sans regret que ces vaillants pionniers de la plus sainte des causes s'imposent un surcroît de fatigues et de labeurs pour apporter, chaque jour, une pierre nouvelle à l'édifice de la science. En travaillant pour la science, ils travaillent encore pour Dieu.

(Missions catholiques).


LES "PSYLLES" OU CHARMEURS DE SERPENTS

AU CAIRE

Voici une étude du R. P. Chautard, sur les *psylles* égyptiens. Ces charmeurs de serpents forment, on le sait, une corporation dont les membres sont chargés, les uns d'aller au désert capturer des serpents, les autres d'exploiter la curiosité des touristes. Cette nouvelle notice complète d'une façon très intéressante la précédente communication du missionnaire.

LETTRE DU R. P. EUG. CHAUTARD,

Des missions africaines de Lyon, ancien missionnaire en Egypte

OUS avez bien voulu me demander un dernier mot pour servir de conclusion à mon étude sur les *psylles* ou charmeurs de serpents au Caire. La voici telle qu'elle se dégage de mes observations antérieures et de la dernière expérience à laquelle j'ai assisté.

Disons-le tout d'abord : il s'agit non de fantasmagorie, mais de vrais serpents qui parfois mordent le charmeur dont j'ai même vu couler le sang.

* *

Ceci posé, une triple hypothèse se présente :

1o Dans l'apparition et la prise des serpents y a-t-il quelque chose de diabolique ?

2o Y
neur ?
3o Es
digitatio
Quoi c
pothèse
d'aujourd
Mais l
celui-ci f
Non, s
laquelle
sieurs fo
gros serpe
Dès lors
Le reptile
ner le moi
a-t-il pinc
superbe d
objet à sa
Cet eng
rien à voir
Demande
logie.
En tout
trait de lu
prestidigita
plus facilem
L'expérien
tous les tém
escamoteur.
coup de coi
vaincre, san
Pour le déc
surveillées.]

2o Y a-t-il au moins fascination du reptile par le preneur ?

3o Est-ce simplement affaire d'escamotage et de prestidigitation ?

Quoi qu'il en soit des *psylles* du temps de Pharaon, l'hypothèse d'une intervention diabolique dans leurs exploits d'aujourd'hui doit être absolument écartée.

Mais le preneur ne fascine-t-il pas le serpent, comme celui-ci fascine lui-même certains oiseaux ?

Non, sauf peut-être dans la circonstance suivante, sur laquelle j'appelle l'attention des zoologues. J'ai vu plusieurs fois les *psylles* endormir instantanément même de gros serpents, simplement en les touchant à l'occiput.

Dès lors l'immobilité complète, sans raideur pourtant. Le reptile se laisse traîner à droite ou à gauche, sans donner le moindre signe de vie ; mais à peine le charmeur lui a-t-il pincé la queue que soudain le serpent se redresse, superbe dans sa furie, et s'élançe pour mordre le premier objet à sa portée.

Cet engourdissement et ce réveil instantanés n'ont-ils rien à voir avec l'hypnotisme et la fascination ?

Demandons la réponse aux naturalistes experts en ophiologie.

En tout cas, cette double opération fut pour moi un trait de lumière, car elle facilite singulièrement l'art du *prestidigitateur*, en lui permettant de cacher le reptile plus facilement et de le ranimer au moment favorable.

L'expérience du 25 mars 1896 m'amena à conclure, avec tous les témoins, que nous n'avions affaire qu'à un simple escamoteur. Cette conclusion toutefois rencontra beaucoup de contradicteurs. Il m'était impossible de les convaincre, sans connaître le truc du prétendu charmeur. Pour le découvrir, il fallait de nouvelles expériences bien surveillées. Je fus servi à souhait, à l'arrivée au Caire de

SERPENTS

les égyptiens.
le corporation
ésert capturer
ouristes. Cette
ante la précé-

ARD,

tionnaire en

r un dernier
étude sur les
Caire. La voici
ions antérieu-
assisté.

antasmagorie,
t le charmeur

ents y a-t-il

M. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, et de M. Le Camus, alors vicaire général de Carcassonne et aujourd'hui évêque de La Rochelle. Ces deux savants Orientalistes s'intéressaient vivement à la question.

* * *

Nous envoyâmes chercher le charmeur de serpents ; il vint le lendemain, coiffé d'un turban blanc et revêtu d'une simple *galabieh* bleue (espèce de robe à manches flottantes que portent les fellahs en Egypte).

L'épreuve commença aussitôt.

Notre *psylle* déroule d'abord son turban pour montrer qu'il ne contient point de reptiles ; puis il rejette vivement sa *galabieh*. Après l'avoir examiné pour voir s'il n'y a point de fausses poches, je lui fais signe de la reprendre. L'air très satisfait, le charmeur se met en quête de serpents ; il pénètre dans une sorte de vestibule assez obscur, flairant et sifflant pour appeler les reptiles :

“ Il y a un serpent ici, dit-il. ”

“ Eh bien ! prends-le et nous te donnerons cinq piastres. ”

Alors, solennellement et comme inspiré, le charmeur adjure le serpent de venir, lui promettant, au nom d'Allah, récompense s'il vient et châtement dans le cas contraire.

Ce disant, il s'avance au fond du vestibule, vers l'encoignure. Nous le suivons ; mais il nous repousse vivement, sous prétexte que nous faisons peur au serpent (en réalité, c'est pour nous empêcher de trop surveiller ses opérations).

“ — *Enza ! enza !* (sors ! sors !) ” s'écrie-t-il d'une voix impérieuse.

Alors le charmeur avance et retire vivement les mains, l'une après l'autre, comme s'il craignait d'être mordu ; enfin il saisit au fond de l'encoignure, dans l'endroit le plus obs-

cur, une petite couleuvre qu'il nous montre tout rayonnant.

Heureusement pour moi et pour ma thèse, un séminariste, caché au premier étage de la maison, vint nous dire qu'il avait vu l'escamoteur tirer le serpent de sa *galabieh*, le jeter devant lui, puis le saisir de la main et nous le montrer.

Notre prestidigitateur essaie de nier, son embarras le trahit. L'opinion s'est retournée en ma faveur.

“ — Tu vas nous dire ton secret, autrement nous te livrons à la police comme imposteur et escroc. ”

Notre homme hésite.

“ — Ah ! tu ne veux pas. Eh bien ! tu vas voir ; crois-tu pouvoir nous tromper et voler impunément notre argent ! ”

“ — Mais, reprend-il, si les autres charmeurs de notre corporation apprennent que j'ai fait cette confiance, je suis perdu. ”

“ — Nous ne dirons rien et deux d'entre nous seulement entendront ton aveu. ”

La promesse d'un généreux *bakchich* achève de le décider. M. l'abbé Le Camus et un de nos Pères, sachant très bien l'arabe, le conduisent alors dans un endroit retiré et lui promettent 20 piastres égyptiennes (environ 5 francs). Le charmeur découvre son truc à peu près en ces termes :

“ — Je choisis un serpent, le plus petit possible ; je l'endors et l'enroule de façon qu'il occupe peu de place ; puis je le cache dans ma *galabieh*. Si on m'ordonne de la quitter, j'ai soin de ne pas me laisser entourer par les spectateurs, afin d'avoir toujours une moitié du corps dérobée aux regards. Quand on m'examine par derrière, en me disant d'étendre les bras, j'ai la précaution de ne pas écarter les doigts et de ne montrer que le revers de la main qui maintient avec le pouce le serpent enroulé dans la paume. ”

Si on me regarde par devant, alors je cache ma nudité avec la main qui tient le serpent et, au besoin, j'allègue les convenances pour empêcher de pousser l'inspection plus loin. Puis je reprends ma *galabieh* et il m'est facile alors d'y cacher mon serpent, jusqu'au moment où je le fais glisser tout endormi dans un endroit propice pour le prendre, après l'avoir réveillé en le pinçant à la queue. ”

Telles furent les explications du prétendu charmeur ; évidemment il en donna le moins possible de peur de trop se compromettre. Ajoutons que ses opérations d'escamotage étaient singulièrement facilitées par la largeur de ses mains et sa souplesse extraordinaire. On sait que les mouvements très rapides échappent à notre vue. Ainsi enlevez le balancier d'une montre dont le ressort est tendu, les aiguilles courront sur le cadran avec une telle rapidité qu'elles deviendront absolument invisibles.

* * *

On comprend maintenant pourquoi tant de mise en scène dans la capture des serpents, pourquoi l'escamoteur ne se laisse jamais entourer dans les opérations décisives, pourquoi il opère au milieu des broussailles, des hautes herbes ou dans un endroit obscur ; pourquoi enfin il avance et retire, à plusieurs reprises, ses deux mains. C'est pour dérouter les témoins, pour mieux masquer son jeu, pour arriver à réveiller le reptile avant de le jeter devant les spectateurs ahuris.

* * *

On m'objectera peut-être : “ Quelquefois, ces charmeurs de serpents réussissent à en prendre une douzaine de suite ; comment peuvent-ils arriver à en dissimuler un aussi grand nombre ? ”

Ils amènent alors un compère qui a des reptiles enroulés autour de lui dans sa *galabieh*, ou même dans un sac de cuir. Quand l'escamoteur a pris le premier, il demande la permission de le porter dans son sac ou de le remettre à son compagnon, sous prétexte de le vendre aux pharmaciens du Caire. Alors, il s'assoit tout à côté de son ami, qui lui offre une cigarette et en profite pour lui glisser un nouveau serpent endormi dans sa *galabieh*. Et ainsi de suite, après chaque capture, tant que le stock n'est pas épuisé.

Ce n'est pas une supposition ; nous avons vérifié le fait et surpris le compère, portant enroulés autour de sa taille plusieurs serpents pour les remettre un à un au charmeur, qui venait renouveler sa provision après chaque capture.

*
*
*

L'escamoteur commence toujours par un petit serpent, afin de pouvoir le dissimuler plus facilement durant l'inspection, excepté dans un cas que voici :

En juin 1898, je fis demander pour une nouvelle expérience le fameux *psylle* Ali-Youssef. Suivant son habitude, il eut bien soin de ne venir que le lendemain. Cette fois, il était rayonnant, bien qu'il fût parti tout décontenancé à la séance précédente, c'est qu'il avait découvert un nouveau truc lui permettant de résister victorieusement aux inspections les plus minutieuses. Voici quel il doit être : il consiste à porter d'avance et en cachette les serpents *tout endormis* dans l'endroit, plus ou moins caché, où on les prendra bientôt, après les avoir réveillés.

Cette manœuvre est parfaitement possible dans notre Mission du Caire, où les portes sont ouvertes toute la journée ; d'ailleurs, il n'est pas bien difficile à un Arabe d'y pénétrer pendant la nuit. Ali-Youssef, qui connaissait très bien cours et jardin, avait dû user d'un pareil stratagème.

Le fait est qu'il prit cette fois deux serpents assez gros, l'un dans les broussailles, l'autre dans un soupirail. Nous lui offrimes de l'argent pour continuer ses prises ; mais, comme il n'avait pas amené de compère pour renouveler sa provision, il dut se contenter de cette double capture, ce qui était significatif pour quiconque connaissait sa conduite antérieure et son amour du lucre.

D'ailleurs, je suis loin de prétendre connaître tous les trucs du répertoire des psyllés égyptiens de nos jours ; mais après avoir assisté à de nombreuses expériences, je dis que ce sont de simples escamoteurs. M. Rosset, bien connu à Lyon, M. Nicourbey, secrétaire général du Ministère des travaux publics au Caire, M. Jaillon, ancien inspecteur aux chemins de fer égyptiens, et beaucoup d'autres ont également vérifié leur supercherie.



vons-
Je

Par
embar
rien, s
restée
tallati
avec l
sentée
les ma
mesure
sent, et
plainte
paru s'
cerne, l
cution,
indemn
effrayée
qu'une
le mot
Europée
pour re
les roues
qu'un jo
sait ? l'i
tront d'e

LA SITUATION ACTUELLE EN CHINE

Lettre de M. de Guébriant, provicaire apostolique
du Su-Tchuen Méridional

APRÈS la crise terrible d'où elle sort à peine, la Chine, si longtemps immobile, est-elle enfin changée ? Les conditions de l'évangélisation y sont-elles devenues plus favorables ? Qu'avons-nous à espérer ? Qu'avons-nous à craindre ?

Je vais essayer de répondre à ces questions.

* * *

Parlons d'abord du monde officiel. Ici je n'éprouve aucun embarras. La réponse est très claire. Il n'y a rien de changé, rien, si ce n'est peut-être en mal. Tant que la Cour est restée éloignée de Pékin, tant qu'on a pu douter de sa réinstallation dans la capitale dynastique et de sa réconciliation avec les nations étrangères, tant que celles-ci ont été représentées sur le sol chinois par des corps d'armée importants, les mandarins des provinces, incapables de garder une juste mesure, ont été aux ordres des Européens quels qu'ils fussent, et la crainte de leur donner des sujets personnels de plainte est le seul principe du gouvernement dont ils aient paru s'inspirer pendant plusieurs mois. En ce qui nous concerne, les dégâts, d'ailleurs restreints, causés par la persécution, ont donc été, sans trop de peine, couverts par des indemnités raisonnables, et le peuple, voyant l'attitude effrayée de ses chefs, a compris, plus ou moins nettement, qu'une grosse faute politique avait été commise. Sans doute, le mot d'ordre général est encore : Pas d'affaires avec les Européens ; mais il a suffi d'un temps singulièrement court pour revenir à la politique traditionnelle des bâtons dans les roues. Et cela, dans l'espoir toujours chèrement caressé qu'un jour ou l'autre, des circonstances favorables ou, qui sait ? l'intervention des bons génies de la Chine permettront d'effacer de son sol toute trace d'influence européenne.

Nous sommes donc là sur un terrain bien connu, et, au Su-tchuen, la vieille Chine officielle est toujours bien elle-même. Les mêmes préoccupations président à la distribution des places ; les procédés administratifs sont identiques. Les personnes, d'ailleurs, sont les mêmes ; comment l'esprit pourrait-il être nouveau ? Moins franchement peut-être, mais aussi réellement que jamais, il est réactionnaire et antiétranger, par conséquent antichrétien.

*
*
*

Du gouvernement passons au dirigeant, au lettré influent, au commerçant aisé, au propriétaire important.

Confusément encore, on s'aperçoit que la Chine seule n'est pas le monde, qu'il y a par delà ses frontières des quantités qui ne sont pas négligeables. On se résigne donc à admettre (concession qui, naguère, eût paru sacrilège), qu'en dehors des livres classiques et canoniques, il y a pour le Chinois, quelque chose à apprendre, que même tôt ou tard il faudra l'apprendre, que même le plus tôt serait le mieux. D'ailleurs, plus d'un Edit impérial a déjà parlé de cette réforme des études et a prétendu l'entreprendre. Le résultat pratique est nul jusqu'ici ; mais il en reste dans l'esprit des jeunes gens une inquiétude salutaire.

Mais à qui s'adresser ? Il n'y a ni école, ni maîtres, ni livres. Notre mission a cru qu'en cet état de choses, il n'était pas trop tôt pour faire connaître les services que la jeunesse studieuse pouvait attendre de nous, et, grâce au concours des frères de Marie, auxquels Mgr Chatagnon avait depuis longtemps fait appel, nous avons ouvert à Soui-fou une école sino-européenne où les païens sont reçus aussi bien que les chrétiens. On y enseigne simplement le français avec quelques notions élémentaires de calcul, de géographie et d'histoire. Les classes ont été remplies dès l'ouverture, et, si le nombre des élèves ne dépasse pas 72, païens pour la plupart, c'est que l'Institut des Frères n'a pu jusqu'ici nous accorder que trois religieux. Si ce nombre pouvait être accru, et si les Frères acquéraient une connaissance suffisante de la langue du pays, les résultats pourraient être considérables pour l'influence de la mission, en multipliant ses points de contact avec les meilleures familles du pays. Frappés de cette considération, des confrères

dévoués, MM. Puech et Gire, et même un prêtre chinois, M. Pierre Li, ont fondé de petites écoles analogues, où, faute de Frères, ils enseignent eux-mêmes avec le concours des latinistes mieux formés.

* * *

Un peu partout les païens de la meilleure classe se montrent disposés à frayer avec les missionnaires, et si, dans ces visites, il n'est guère question de religion, du moins les préjugés disparaissent et le païen s'habitue à voir un hôte respectable, là où il ne connaissait qu'un intrus suspect et souvent odieux.

De la classe influente descendons à la masse populaire. Elle aussi présente des phénomènes nouveaux.

Depuis un très petit nombre d'années, il y a eu, au Sutchuen, au moins trois tentatives bien caractérisées pour anéantir le christianisme. Toutes ont avorté. Plus ou moins endommagées par la tempête, les missions ont, chaque fois, relevé leurs ruines et fait preuve d'une vitalité plus grande. Cette stabilité inébranlable a fini par frapper les populations, moins encore en elle-même que par le contraste avec le désarroi politique.

D'autre part le Chinois paisible a toujours eu besoin d'appartenir à quelque association qui lui serve de point de d'appui dans les circonstances fréquentes où sa faiblesse individuelle se trouverait à la merci de l'arbitraire administratif ou des tyrannies locales.

Voici donc que, depuis quelques mois, fasciné, dirait-on, par cette force tranquille qu'il aperçoit chez nous, il tend à s'approcher de nous. Entre lui et nous, d'ailleurs, plus d'un obstacle est tombé. L'empereur n'a-t-il pas dû, à maintes reprises, proclamer la liberté des conversions au christianisme ? Les lettrés, les riches, les dirigeants, ne nous fréquentent-ils pas désormais sans honte ? Plusieurs d'entre eux ne sont-ils pas heureux de se faire recevoir dans nos écoles et de nous reconnaître pour maîtres ?

Les demandes d'entrées dans la religion sont-elles extraordinairement nombreuses ? Le chiffre que nous indiquons, 10,000 adorateurs, est un minimum ; mais cela ne veut pas dire que ces 10,000 personnes sont des postulants choisis, tous destinés à faire des chrétiens sérieux. Amenés par des

motifs qui ne sont pas inavouables, mais qui ne sont pas non plus surnaturels, ces adorateurs, comme nous les appelons, ne sont pas des convertis, mais des âmes qu'un ordre spécial de la Providence met à notre portée pour que nous les convertissions. Nous exigeons pour les inscrire, qu'ils viennent par familles entières, qu'ils aient appris quelques prières et affichent la tablette chrétienne. Ils se prétent assez facilement à tout cela. Après quoi, tout est à faire, et, pour aboutir, demande au missionnaire une somme de labeur, de patience et de savoir-faire, dont il n'est pas aisé de donner une idée exacte. Tous nous avons dans nos districts un nombre notable d'anciens chrétiens à administrer. Joindre à ce soin la formation de plusieurs centaines d'adorateurs est une tâche qui dépasse les forces de beaucoup d'entre nous. Il faudrait pouvoir décharger quelques missionnaires de toute responsabilité vis-à-vis des anciens chrétiens, pour qu'ils se donnent librement à la formation des néophytes. Jusqu'ici notre mission n'a pas cru que ses ressources en personnel lui permissent d'entrer dans cette voie.

Il n'en faut pas moins conclure qu'un mouvement qui nous donne accès auprès d'un si grand nombre d'âmes nous impose des devoirs nouveaux et nous autorise à concevoir de légitimes espérances.

Mais ces circonstances mêmes, à un point de vue si favorables, ont fait surgir un danger nouveau pour nous, le développement extraordinaire de la propagande protestante. Depuis quinze ou vingt ans, divers établissements protestants s'étaient formés dans les principaux centres du Su-tchuen méridional : Soui-fou, Lou-tcheou, Ya-tcheou, Kia-tin. Chacun groupait autour de lui un noyau à peine appréciable d'adhérents, mais se faisait connaître au loin par des œuvres charitables, cliniques, dispensaires, écoles gratuites, etc. En 1900, lors des troubles du Nord, ce fut une débâcle générale, et, pendant plusieurs mois, il n'y eut plus d'Européens au Su-tchuen que les missionnaires catholiques et le courageux consul de France, M. Bons d'Anty.

Aussitôt la sécurité rétablie, les missions protestantes se rouvrirent et, par une activité toute nouvelle, manifestèrent leur intention de rattraper le temps perdu.

Je n'ai rien à dire sur leur personnel européen. Ces Messieurs me paraissent animés des meilleures intentions, et

I
de
eur
tie
I
tiqu
app
Chi
rass
ce a
Il n'
rede
ter p
Su-t
Dun
Yang
éteint
fectur
vienn

l'entente personnelle avec eux est, en général, facile. Mais ils sont très peu nombreux et groupés seulement dans quatre ou cinq villes, tandis que leurs représentants indigènes fouillent le pays, propageant sans contrôles sérieux un Evangile qu'ils ne comprennent guère eux-mêmes, que parfois ils n'ont jamais lu. La Société *China Inland Mission* surtout montre une facilité dangereuse à commettre son mandat à des adhérents à peine inscrits. On les voit, çà et là, enrôler des recrues par centaines et prendre vis-à-vis des catholiques une attitude provocante. Que nos ennemis traditionnels, les chefs et les membres des sociétés secrètes, voyant leur raison sociale un peu discréditée par les fiascos successifs de leurs dernières entreprises, sont trop heureux de s'inscrire sur les registres d'une association qui leur demande simplement une profession de foi verbale à l'unité de Dieu, et de laquelle, en retour, ils espèrent un appui en cas de démêlés avec nous. A force de patience et de sang-froid, grâce aussi à l'esprit conciliant de messieurs les missionnaires anglais et américains, les conflits aigus ont pu être évités jusqu'à présent. *Da pacem, Domine!*

* * *

Nos ennemis ne vont pas tous chercher si loin, le moyen de nous nuire. L'étiquette, naguère si fameuse, des "Boxeurs" n'a pas perdu tout son prestige aux yeux d'une partie de la population.

Importés au Su-tchuen par des gens du Chan-si, les pratiques de sorcellerie, qui sont la caractéristique de la secte, apparaissent à quelques fanatiques comme l'espoir de la Chine, condamnée à périr si elle ne réussit enfin à se débarrasser de l'intrusion européenne. Quel degré de consistance a au juste cette idée? Je serais embarrassé de le dire. Il n'est pas douteux qu'elle ne puisse, à un moment donné, redevenir un péril très grave, puisqu'elle vient d'ensanglanter par des massacres horribles et jusqu'à présent inouis au Su-tchuen, les plus belles chrétientés du vicariat de Mgr Dunand. Notre mission n'a pas été indemne. Le district de Yang-hien, confié à M. Chinchole, a eu le premier à souffrir; éteint un instant, l'incendie s'est rallumé dans la sous-préfecture de Yen-Cheou, où M. Breuil et son vicaire, M. Garel, viennent de passer des semaines d'angoisse. De nombreux

chrétiens ont vu leurs maisons pillées ou brûlées ; sept ou huit, n'ayant pu fuir à temps, ont été massacrés ; la mission a perdu deux ou trois oratoires de campagne, notamment celui de Nien-Keou. Dans les districts limitrophes de Penchan et de Mei-tcheou, MM. Sapin et Delolme ont couru et courent peut-être encore avec leurs chrétiens de sérieux dangers. Cependant l'autorité supérieure, dont l'attitude au début a été hésitante, presque suspecte, s'est décidée à agir. Tailées en pièces en plusieurs rencontres, les bandes de Boxeurs se sont éloignées et, j'aime à croire, même dispersées. Tout cela est encore plus inquiétant pour l'avenir que douloureux dans le présent.

* * *

Un fait alarmant et presque invraisemblable, mais dont je me porte garant, c'est que les mandarins, aujourd'hui en place au Su-tchuen méridional, non pas tous, mais un grand nombre, et peut-être la majorité, ajoute un certain degré de créance, disons tout bas d'espérance, à l'efficacité des pratiques des Boxeurs. Si l'on approche de ce fait l'importance des sociétés secrètes, toujours prêtes à fournir, à un moment quelconque, un effectif presque illimité de pillards, il faut conclure que l'ère des désordres et des persécutions n'est pas encore fermée au Su-tchuen.

Mais ces réactions partielles, ces fluctuations de la politique, ces revirements de l'opinion, en un mot tous ces dangers et ces souffrances, sont dans notre programme de missionnaires.

Nous savons bien que la rénovation de l'immense masse chinoise ne peut se faire sans soubresauts, et nous bénissons Dieu qui, prenant en pitié notre faiblesse, nous mesure paternellement l'épreuve. Attendre pour travailler une sécurité plus grande serait s'exposer à attendre longtemps, et qui sait si nous retrouverons jamais des circonstances plus favorables à l'avancement du règne de Dieu chez ce peuple!